

BIBLIOTHEQUE D'HISTOIRE DE L'ART

LES

ARTS MUSULMANS

PAR

GASTON MIGEON

DIRECTEUR HONORAIRE DES MUSÉES NATIONAUX



PARIS ET BRUXELLES
LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G VAN OEST, ÉDITEUR

1926

A MON AMI
RAYMOND KŒCHLIN

LES ARTS MUSULMANS

I

L'ARCHITECTURE

I LE DÉBUT DE L'ISLAM SES PREMIERS EDIFICES

LA KA-BAH DE LA MECQUE, LA MOSQUÉE D'AMROU, LA QUBBAT AS SAKHRÁH
OU MOSQUÉE D'OMAR A JERUSALEM

Après avoir déclaré sa foi et commencé sa prédication au sanctuaire fameux de l'Arabie, la Ka-bah de la Mecque, Mahomet, devant l'opposition qu'il avait rencontrée, avait dû disparaître et mener pendant quelques années une vie errante. Invité par ses adhérents à venir les rejoindre à Médine, il s'y fixait en 622. C'est l'année dite de « Hidjra » (Hégire, émigration), de laquelle les musulmans firent dater leur calendrier.

Ce premier sanctuaire de l'Islam, la Ka-bah de la Mecque, avait une très antique histoire, à laquelle étaient rattachés les souvenirs d'Agar et d'Ismael, d'Abraham et de l'ange Gabriel, la miraculeuse fontaine de Zamzam en était toute voisine. La légende a établi que du temps de Mahomet un incendie l'avait déjà détruite, et qu'un hasard heureux permit qu'un navire chargé de matériaux destinés à la reconstruction d'une église d'Abyssinie, avec son architecte copte ou grec, échouât à Jiddah sur la mer Rouge, et que tout son chargement servit à reconstruire la Ka-bah. Il est impossible, par suite des remaniements successifs qu'elle subit, d'établir ce qu'elle put être à l'origine.

Après la mort de Mahomet (632), ses compagnons partaient à la conquête du monde qu'ils allaient soumettre à l'Islam. Amrou, en Syrie, occupait l'Egypte, fondait au bord du Nil une capitale qu'il appelait Fostat (la Tente), et y édifiait une mosquée, dont rien d'actuel ne nous permet de reconnaître l'ancien édifice — Kufah, près de Hirah, en Mésopotamie, occupée par Ali, devenait en 656 la capitale de l'Irak, une mosquée y était édifiée dont il ne reste aucun vestige, peut-être le géographe Ibn Jubayr l'avait-il visitée encore en 1184, et Tavernier, au XVII^e siècle, vit encore non loin de là des ruines bien impor-

tantes En 639 Omar entra à la tête de ses troupes dans Jérusalem Sur une vaste colline qui avait porté successivement les temples de Salomon, d'Herode et d Hadrien, que les Perses de Chosroës, vingt cinq ans plus tôt en 614, avaient pris et fort endommagés, Omar aurait décidé d'édifier une mosquée là où existaient la Porte Dorée et la « Sakhrah » ou Roc sacré on l'appela la Qubbat as Sakhrah, ou bien suivant la dénomination des Croisés la mosquée d Omar C'est un des plus beaux monuments du monde, dont nous avons encore conservé aujourd'hui à peu près la physionomie primitive (pl I et II)

De plan octogonal, elle porte une haute coupole tapissee d'une merveilleuse mosaïque à larges motifs décoratifs verts et or, portée sur une enceinte concentrique intérieure de superbes colonnes de marbre vert et de porphyre rouge à chapiteaux dorés, travaux dont il faut reporter surtout l'honneur au khalife omeyyade de Damas, Abd al Malik, qui voulut en 691 en faire le sanctuaire le plus vénéré de l'Islam Il subit des refections surtout sous le khalife El Mamun et après l'incendie de 1448 On est à peu près d'accord pour y reconnaître le plan et les procédés de construction chrétiens byzantins

2 INFLUENCES SUBIES PAR L'ARCHITECTURE MUSULMANE À SES DÉBUTS

Le peuple arabe n'avait aucun art personnel et original, il était dépourvu de tout sens architectural Il ne put, au début qu'utiliser au profit de son culte récent les édifices qu'il rencontrait dans les nouveaux pays qu'il conquérait , quant à ceux qu'il allait construire, il ne put que se servir de la main-d'œuvre que lui procuraient les régions soumises Ce furent tous les éléments empruntés à tant d'arts divers qui avaient fleuri sur les terres conquises à l'Islam, qui contribuèrent à la naissance d'un style nouveau

Le début du VII^e siècle avait vu s'élever à Constantinople un monument byzantin grandiose Sainte Sophie, dont la renommée dut être immense dans toute la chrétiente Il n'est pas douteux que beaucoup de constructeurs musulmans s'en inspirèrent par la suite

La Syrie, province chrétienne, s'était couverte d'églises surtout au VI^e siècle, à Edesse, à Antioche, à Ezra, à Bosra dans tout le Hauran , on y a relevé des modes constructifs — le plan cruciforme, les arcs arrondis, les coupoles hémisphériques

sphériques, les voûtes en berceau, les ouvertures à claire voie, l'arc en fer à cheval, les pavements de mosaïque, les niches de plan semi circulaire — où l'on a pu discerner les prototypes de maint détail de construction musulmane

Les Sassanides, qui avaient régné sur la Mésopotamie et la Perse pendant quatre siècles (226-641), y avaient laissé de nombreux monuments que les Arabes avaient devant les yeux quand ils furent vainqueurs. Leurs façons de construire, héritées des Assyriens et des Chaldéens, l'emploi de la brique comme élément essentiel dans des édifices énormes, le principe de la voûte, peut être dû aux Parthes ou aux Romains, furent autant de facteurs très puissants sur la formation de l'art musulman.

Et voici que les dernières théories des Anglais, rappelant les rapports qui existaient déjà entre l'Inde et l'Égypte sous le roi Asoka au III^e siècle, prétendent que tous les éléments de la construction arabe se rencontrent dans ces temples de l'Inde.

En Égypte, l'art copte, c'est à dire chrétien égyptien, avec ses innombrables couvents de moines, ses églises et ses cimetières, ne manqua pas d'influencer l'art musulman en maint detail, surtout de décoration ornementale. On sait d'ailleurs combien les Arabes utilisèrent les services des architectes et des ouvriers coptes.

Et toutes ces influences combinées, faciles à constater sur les monuments de l'architecture, se retrouvent également dans les produits des arts industriels, tissus, bois, bronzes, céramiques, qui eurent dans toutes les contrées islamisées une si prodigieuse floraison.

3 LES PREMIERS MONUMENTS MUSULMANS DES KHALIFES AU VIII^E SIECLE A DAMAS, A KAIROUAN, A CORDOUE

La première capitale khalifale qu'Ali avait établie à Kufah en Mésopotamie, en 656, n'avait eu qu'une courte durée. Damas la remplaça en 661, jusqu'à ce que Bagdad la supplantât un siècle plus tard.

Au début de l'occupation de Damas, les musulmans se contentèrent de partager avec les chrétiens l'église chrétienne de Saint Jean, dont ils affectèrent à leur culte la moitié Est. Mais ce partage déplut au khalife omeyyade Walid I^r (705-715), qui sur cet emplacement construisit la mosquée dans sa forme

présente C'est depuis longtemps une grande discussion archéologique de fixer ce que la mosquée a conservé de l'église primitive, si même elle en a rien conservé, étant donné que Walid, dans sa magnificence, avait voulu quelque chose d'immense et de tout nouveau. Elle présente encore une vaste cour entourée d'arcades de pierre soutenues, au Nord et au Sud, par des piliers, à l'Est et à l'Ouest par des piliers et des colonnes, les arcades du Sud fermées par des portes, ce qu'on ne retrouve ni au Caire ni ailleurs l'innovation de l'arc en fer à cheval soit en demi-cercle, soit pointu, est caractéristique du style sarrasin. On y constate aussi la première apparition du *mihrab*, niche demi-circulaire, avec le sommet en coupole ou en pointe, indiquant dans tout édifice religieux musulman la *qiblah*, ou direction de la Mecque, vers laquelle tout fidèle doit se tourner pour prier. Deux de ses minarets aux angles, se trouvent sur les anciennes tours de l'église ce seraient les plus anciennement connus si leurs soubassements, sinon leurs fûts sont du temps de Walid, ce qui est toujours discuté. C'est d'une petite galerie circulaire extérieure située en haut du minaret que le muezzin, aux heures rituelles, appelle des quatre coins de la ville les fidèles à la prière (pl III). Sous Walid, la décoration de la mosquée de Damas fut merveilleuse Muqadassi, qui la vit à la fin du x^e siècle, parle des mosaïques, de l'or, des pierres précieuses, des carreaux émaillés, des verres, qui l'ornaient. Peut-être reste-t-il quelques souvenirs des mosaïques à la voûte d'entrée, ainsi que les belles portes de bronze du gros œuvre, peut-être seulement les murs extérieurs et les arcades qui joignent la mosquée à la porte romaine occidentale, arcades tout à fait byzantines, car ce magnifique monument eut l'infortune de subir trois incendies en 1069 en 1400 (celui-ci mis volontairement après la prise de la ville par Tamerlan) et en 1893, et ces incendies furent suivis chacun de réfections.

C'est aussi des Ommiades qu'on peut faire vraisemblablement dater la grande mosquée El Aksa, sur le Haram as Sharif de Jérusalem, que le khalife Abd al Malik avait édifiée sur l'emplacement d'une église de Justinien dédiée à la Vierge, en 691, mais qui fut rebâtie après un tremblement de terre par le khalife al Mansour vers 771, modifiée par les Croisés, et remise en état par Saladin.

Le souvenir de la mosquée El Aksa se retrouve dans un monument fameux, qu'avait fondé en Tunisie le général Sidi Okba au cours de son expédition dans la seconde moitié du vii^e siècle le long de la côte d'Afrique jusqu'à l'Atlantique.

La mosquée de Kairouan (pl. IV et V), rebâtie dans le deuxième quart du VIII^e siècle et remaniée encore à la fin du IX^e, présente en son plan une vaste cour avec double colonnade Est et Ouest, au Nord une colonnade inachevée avec un grand minaret, et au Sud un grand sanctuaire fermé ou *liwan*; le *mihrab* est couvert d'une coupole, et du mur du Sud se détache une large aile crevant la largeur du sanctuaire et déterminant une disposition en T dérivée du transept de la basilique chrétienne, comme aux mosquées de Cordoue et de Tunis. Les arcades sont portées par des colonnes de marbre à chapiteaux remployées de monuments antiques ruinés ou détruits. Et un minaret carré massif, de la première moitié du VIII^e siècle, est un des plus anciens exemples connus. C'est donc un monument des plus importants, intermédiaire entre la grande mosquée de Damas et la mosquée d'Ibn Tulun au Caire.

Du même type et très proches de la grande mosquée de Damas sont encore la mosquée Zayfūnah à Tunis, de l'année 732, et la grande mosquée des Ommiades à Cordoue. Quand Abd er Rahman, le dernier de la dynastie, échappé aux massacres de Damas, vint tenter la conquête de l'Espagne et se fit proclamer émir de Cordoue en 756, il voulut y édifier une mosquée qui égalât en somptuosité les plus fameuses de l'Orient; commencée en 785, elle fait toujours l'émerveillement des voyageurs, avec sa forêt de colonnes intérieures et sa magnifique cour d'entrée. Elle fut malheureusement remaniée par les rois catholiques et ne se présente plus à l'état de pureté primitif (pl. VI). A proximité de Cordoue, le khalife avait fait aussi construire de splendides palais et une mosquée à Medinat az Zarah. Des fouilles récentes les ont déblayés.

4. LES MONUMENTS DES ABBASSIDES AU IX^E SIÈCLE A SAMARRA (MÉSOPOTAMIE) ET LA MOSQUÉE D'IBN TULUN AU CAIRE.

Depuis qu'Amrou, le conquérant arabe de la Palestine et de l'Égypte, avait fondé dans ce dernier pays une ville, Fostat, et édifié une mosquée dont il ne reste absolument rien d'ancien (641), aucun monument n'y apparut jusqu'au jour où le khalifat abbasside de Bagdad envoya en Égypte un gouverneur, Ahmad ibn Tulun, dont le souvenir devait y demeurer mémorable.

Après qu'Abbas, parti du Khorassan, se fut emparé du khalifat, dont il dépos-

séda les Ommiades (750), il fut donné à son frère Mansour de créer, vers 760, une nouvelle capitale, Bagdad, que son petit-fils Haroun ar Rashid (+ 809) devait enrichir de monuments, ainsi que Rakka sur l'Euphrate.

Les khalifés de Bagdad s'entouraient alors d'une sorte de garde du corps, composée de Turcs esclaves, dits Mammluks, que nous retrouverons plus tard au Caire indépendants du khalifat, et sultans d'Égypte pour plusieurs siècles. Ce Tulun était d'une famille de Bokhira né en 835, il avait reçu son instruction militaire à Samarra, ville sur le Tigre en amont de Bagdad, où le Khalife abbasside Mokasim avait pour près d'un demi siècle transporté la capitale khalifale, et où l'un de ses successeurs, Mutawakkil avait édifié un palais et une mosquée dont la renommée fut grande dans tout l'Islam (846-852). Cette ville de Samarra et ses monuments — une grande mosquée et des palais — ont été depuis vingt ans révélés et étudiés successivement par les missions du général de Beylié, de M. Viollet, de miss Bell, des Allemands Herzfeld et Sarre (ces derniers en firent une publication magnifique). C'est évidemment des monuments sassanides de Séleucie et de Ctesiphon, encore debout dans la plaine mésopotamienne, que les architectes des Abbassides à Rakka, puis à Samarra, s'inspirèrent surtout. Il en fut de même sans doute à Bagdad, dont les magnifiques monuments abbassides furent sauvagement détruits par les Mongols d'Houlagou en 1250. Quand Ahmad ibn Tulun fut nommé gouverneur de l'Égypte en 868, il était dominé par les souvenirs de Samarra où il avait vécu jeune officier, par le prestige de ses monuments. Il développa la ville de Fostat dans la direction du Nord, y construisit un aqueduc et une mosquée (879) qui, malgré sa dégradation, reste encore un des monuments capitaux de l'Islam (pl VII et VIII). Elle présente le type, en plus grand format, de la mosquée du Moyen Âge. Elle forme un carré parfait, à grande cour centrale entourée d'arcades. La nouveauté est une grande cour extérieure, ou *zijada*, sur les côtés Est, Ouest et Nord, formant une sorte de narthex ou de grand espace retire loin du bruit pour les fidèles et les étudiants, avec, au Nord, une fontaine d'ablutions, des latrines et le minaret principal, qui rappelle si bien celui de Samarra. Une innovation est celle des piliers à arc en fer à cheval pointu, à la place des colonnes antiques, qui ont toujours été le grand danger des monuments en cas d'incendie à cause des traverses de bois qui les reliaient. Il faut lire Makrisi,

l'historien du Caire, et sa *Khitat*, écrite en 1420, pour connaître les détails pittoresques de la construction de la mosquée d'Ibn Tulun. Al Qudai, au XI^e siècle, et Ibn Duqmaq († 1406) avaient déjà affirmé qu'elle avait été inspirée de celle de Samarra. Le dernier mot de l'archéologie moderne tend à le confirmer. Creswell, étudiant le minaret, croit pouvoir le dire copié sur la tour Malwiyyah au mur Nord de la mosquée de Samarra (analogue aux *zig-gurat* assyriens). On constate à la mosquée de Tulun le premier exemple et le plus ancien de l'emploi constructif de l'arc en pointe, qui semble bien être d'origine orientale, certains auteurs, comme Tawell, le prétendant exister dans les premiers temples bouddhiques de l'Inde. En tout cas on le trouve déjà à la mosquée Abu Dulaf de Samarra, de date un peu antérieure à la mosquée d'Ibn Tulun.

Tout est digne d'être étudié dans cette dernière : les arcs, les chapiteaux, les murs de briques cuites au four selon l'ancien mode, les fenêtres à vitraux, le *mihrab* avec sa niche semi-circulaire à sommet pointu sous demi-coupoles (qui a soulevé tant de controverses qu'il faut suivre dans les livres de Creswell et de Briggs), le *mimbar*, pupitre qui date de la restauration de 1296 sous le sultan Ladin, la *dikkah*, ou tribune portée sur quatre colonnes de marbre, ressouvenir de l'ambon des églises chrétiennes, et l'énorme frise de bois portant les inscriptions en caractères coufiques taillés à même la frise sur un fond de décor floral stylisé, qui a provoqué de si intéressantes études de Corbett, de Creswell et de R. Williams et les recherches si savantes et si neuves de paléographie ornementale de S. Flury.

On peut s'étonner qu'entre la mort d'Ahmad ibn Tulun, en 889, et l'arrivée des premiers khalifes fatimides (969) nous ne connaissons au Caire aucun monument qui y ait même jamais existé. Et cependant de quelles richesses et de quel luxe les chroniqueurs nous font-ils le récit à la fin de ce IX^e siècle ! Il est vrai qu'en 905 les armées du khalifat de Bagdad reprenaient peu à peu les provinces perdues et que la prise du Caire dut entraîner de nombreuses destructions.

5. LES MONUMENTS DES SULTANS FATIMIDES AU CAIRE : LES MOSQUÉES D'EL AZHAR ET D'AL HAKIM.

Les successeurs d'Ali, le gendre de Mahomet, après son assassinat déterminé

est un des plus beaux monuments du Caire et du monde islamique tout entier grandioses sont ses hautes murailles creusées de rainures verticales dont les huit rangs de fenêtres augmentent encore les proportions, sa porte colossale dont la voûte en encorbellement est décorée de riches stalactites, sa coupole de 55 mètres de hauteur, son minaret de 86 mètres (pl XIII et XIV) rien n'est plus beau que la variété et le goût sévère de sa décoration intérieure, les grandes frises d'inscriptions en bois sculpté de son tombeau, ses portes de bronze incrustées d'or et d'argent Son plan cruciforme est le plan typique de la mosquée *madrasah*, avec l'espace central carré, ou *sahn*, à air libre, et sur chacun de ses côtés le large retrait, ou *lwan*, s'ouvrant par un arc en pointe, pour chaque secte de l'Islam Les sultans mammluks circassiens furent eux aussi, de grands bâtisseurs surtout au Caire, ou les mosquées et les tombeaux de Barkuk (1382-1399), de Faradj, de Moyyaed († 1412), de Barsbai (1422) et de Kayt bai († 1468) sont célèbres et magnifiques

7 L'ARCHITECTURE DE LA PERSE SOUS LES ABBASSIDES, SOUS L'OCCUPATION
MONGOLE ET SOUS LES SÉFÉVIDES
• L'ARCHITECTURE TURQUE SOUS LES SELDJOUKS A KONIEH

“L'autorité qu'avait prise déjà au IX^e siècle, à la cour des khalifes abbassides, la garde turque, tentée souvent de remplacer par des révoltes de palais les souverains qui ne lui plaisaient plus, avait permis à bien des aventuriers d'en profiter pour détacher de l'empire à leur profit des provinces entières. C'est ainsi qu'en Iran avaient fait les Soffarites du Khorassan et des provinces voisines vers 880 et, après eux, les Samanides de Bokhara, aux dernières années du IX^e siècle, puis Ahmed ibn Tulun en Égypte, et qu'en 945 un petit dynaste de Perse, sectateur d'Ali, fonda cette dynastie des Buvides, qui devait imposer ses volontés au khalifat de Bagdad (945) pendant plus d'un siècle

Du moins ces Samanides et ces Buvides iraniens avaient toujours cherché à barrer les chemins à ces hordes turques errant dans les steppes de l'Asie centrale et toujours prêtes à déferler vers l'Ouest, comme elles l'avaient fait de temps immémorial sous les noms de Touraniens, de Scythes ou de Huns

C'est un de leurs clans, les Ghazneïdes, que nous avons vu fonder à Ghazna,

en Afghanistan, un royaume dont l'importance fut grande surtout par ses rapports avec l'Inde. Un autre clan, les Seldjoukides, issu des plaines du Syr Daria, ravissant aux Ghaznévides leurs possessions du Khortassan, prétendit même à étendre son autorité sur l'Iran tout entier et sur le palais même des khalifés de Bagdad, où leur chef Togrub beg entrat en vainqueur (1055). Il ne lui restait plus qu'à mettre à sa merci le fabuleux royaume de « Roum », celui de Byzance. Ce fut le privilège réservé à ses successeurs, maîtres de l'Asie, de la Kachgarie à la mer de Marmara.

Au point de vue monumental, c'est l'étude de ce que leur souveraineté sur la Perse iranienne leur permit d'entreprendre qui est d'un très puissant intérêt. L'occupation de la Perse par les Mongols, qui y laissèrent des monuments fameux, ne laisse pas que d'en offrir aussi.

Il convient ici de revenir un peu en arrière au sujet des monuments qui furent élevés en Perse du temps des Abbassides, et qui, comme ceux de Mésopotamie, se ressentaient d'influences sassanides très certaines : par exemple la mosquée Djouma de Kaswin, rebâtie par Haroun ar Raschid en 786, la mosquée Djouma d'Ispahan, qui date d'El Mansour (762), avec les grandes cours carrées et les immenses portails d'entrée, répliques de l'arc colossal de Ctésiphon. L'emploi continu de la brique crue ou émaillée jusque dans les stalactites, le goût du revêtement céramique des grandes surfaces, sont autant de réminiscences de l'architecture iranienne des temps anciens. Cette architecture de briques pures est bien intéressante dans des monuments tels que le tombeau de Zobéide près de Bagdad (pl. XV), ou le tombeau du sultan Sandjar à Merv (1157). Elle ne fut pas interrompue par la venue des Mongols, puisqu'on la retrouve intégralement au tombeau de la fille d'Houlagou à Maragha (1260) et au tombeau d'Oldjaïtou à Sultanieh (1320) (pl. XVI) ou à la vieille mosquée de Véramine (1322).

Au contraire, dans les régions montagneuses du Haut-Tigre, en Mésopotamie septentrionale, l'existence de carrières d'albâtre permit le retour à l'emploi de la pierre, et favorisa le goût d'une décoration plastique, qui n'exclut pas la représentation de l'animal ou même de l'homme, comme à Amida (Diarbekir) ou à Mossoul.

C'est particulièrement à Samarcande, où la pierre manque absolument, que l'architecture en briques émaillées prit un développement considérable sous

le Mongol Timour Lenk (Tamerlan) et ses successeurs témoignent le porche de la mosquée de Chah Sindeh (1392) et ses chapelles funéraires indépendantes, ou bien encore le fameux Gour Emir, ou mausolée de Timour Lenk (1405), avec sa coupole bulbeuse (pl. XVII).

Toutes ces formules constructives et décoratives, avec une part de plus en plus considérable donnée aux revêtements céramiques des murs se perpétueront en Perse durant les dynasties turcomanes au XIV^e siècle (à la Mosquée bleue de Tauris par exemple), jusqu'aux édifices somptueux des Séfévides à Ardebil et à Ispahan (du temps de shah Abbas) et jusqu'en Mésopotamie comme à la mosquée de Kazémie près Bagdad (pl. XVIII).

Ce fut un cadet de cette famille turque seldjouk de Kilidj Arslan (1092) qui vint fonder en Asie Mineure ce sultanat d'Ikonium (du nom de sa capitale) contre lequel était brisée l'avance des Croisés.

Dans cette ville de Konieh dont ils avaient fait leur capitale, les sultans seldjouks édifièrent des monuments où se marqua la forte empreinte qu'ils avaient reçue en Iran, première étape dans la migration de leur race. De toutes parts les artistes et les artisans, attirés par la richesse de leur cour, venaient de Syrie ou d'Arménie, ou de Perse même où les repoussait la conquête mongole. La grande mosquée de Konieh (1155) présente des arcades byzantines et des colonnes à cannelures syriennes, la Gueuk madrasah de Siwas (1270) est d'esprit arménien, le Caravanserail de sultan Khan, élevé par Ala ed din Kai Kobad I^{er} en 1229 (pl. XIX), est de type absolument persan. La Sir tcheli madrasah (1242) et la Karatai madrasah (1251) de Konieh ont une décoration en mosaique de faïence d'une technique tout à fait persane. Et toutes ces influences complexes se combinent parfois en un style lourd et compact, comme à Divrighi et à la madrasah Indjé Minirelli à Konieh (pl. XX).

8 L'ARCHITECTURE DES SULTANS TURCS OSMANLIS OU OTTOMANS A BROSSE, PUIS A CONSTANTINOPLE, ET DANS TOUT L'EMPIRE OTTOMAN AU XIV^e ET AU XVI^e SIÈCLE

Mais au début du XIV^e siècle la puissance des Seldjouks de Konieh était bien amoindrie, émiettée parmi de petites principautés rivales. Ce fut un de ces clans celui d'Ertogroul qui déclina l'Arménie où il était repoussé par les Mongols.

vint en 1308 recueillir en Anatolie une partie de l'héritage des Seldjouks, et ce ne fut pas le moins bon lot qui échut à ses chefs Osman, puis Orkhan qui, entre 1326 et 1337, enlevait aux Grecs les trois belles villes de Brousse, de Nicée et de Nicomédie Briguant alors le titre ambitieux de sultan, ce dernier fit de Brousse sa capitale (1338) et parvint, avant de mourir, à se porter presque sur les rives des Dardanelles d'où Constantinople s'offrait à sa convoitise Tel fut le début de cette dynastie des Osmanlis, ou Ottomans qui, de Constantinople, reconstituèrent au cours de plus de cinq siècles l'empire des Khalifés et reprinrent sur tout le monde musulman l'autorité religieuse

Ils firent, au cours d'un demi siècle, de leur première capitale, Brousse, un centre d'art incomparable la grande mosquée de Nicée est de 1378 de 1379 1414 la grande mosquée de Brousse , de 1421 la mosquée de Mourad à Brousse de 1419 la Mosquée verte de Mehmed, fils de Bajazet, et le Turbe vert, qui est sa chapelle funéraire (pl XXI) Et si le revêtement céramique de ces monuments n'affirmait pas lui-même par ses procédés et le style de ses décors une influence persane, une inscription de la niche en céramique établirait que ce sont des peintres de Tebriz, en Perse, qui y travaillèrent Differant assez peu par leur plan des édifices des Seldjouks, avec plus de simplicité et un retour aux méthodes byzantines, ils se distinguent des monuments du Caire par leurs coupoles plus basses, leurs minarets élancés, du type « pinceau », qui, partant d'un cylindre mince, finissent en pointes coniques

En 1453 les Turcs Osmanlis, vainqueurs enfin des Byzantins, entraient à Constantinople et y transféraient leur capitale La grande église chrétienne de Sainte-Sophie, transformée en mosquée, était destinée à devenir le modèle des futurs architectes de l'Islam La première mosquée neuve qui apparut à Constantinople fut celle du conquérant, Mahomet II (1463 1469) elle fut anéantie entièrement dans un tremblement de terre Chunh Kiosk, au Vieux Séral (pl XXII) achevée à la fin de 1472, offre un plan cruciforme avec coupole centrale sans pendentifs de type persan , la loggia et le grand porche sont décorés de faïences de ce même procédé en mosaïque que nous avons vu pratique sous les Seldjouks , c'était une survivance

La mosquée du sultan Bajazet (1497 1515) (pl XXIII), par l'architecte Khayr ad din présente en son vaste plan deux carrés égaux d'un côté la mosquée même, de l'autre un cloître ouvert comme un atrium, un *harem*

entouré de colonnades avec une fontaine centrale sa grande coupole est flanquée de demi coupoles comme à Sainte Sophie son portail remarquable, en retrait, est du type seldjouk, avec une voûte de stalactites rectilignes

Le sultan Selim I^{er}, le conquérant de la Syrie et de l'Égypte aussitôt après la prise de Damas, y édifa en 1516 à l'ouest la Takkayyat, qui fut un couvent de derviches dont le remarquable plan comportait des rangs de cellules groupées sous les colonnades Il a sa mosquée aussi à Andrinople (pl XXIV) Une petite moquée-turbé à sa mémoire, la Salimiyyah, fut aussi élevée à Constantinople en 1520, avec une grande coupole sur plan carré, de type byzantin très simple, et deux minarets Elle fut très imitée par la suite Sous Sulayman le Magnifique (1520-1560) partout, à Constantinople, en Syrie, en Égypte s'élèvent les monuments La grande mosquée à son nom (1550) domine la cité la grande porte de Damas à Jérusalem date de son règne, et c'est sur son ordre que travailla, à travers tout l'empire, cet architecte albanais Sinan, dont la renommée parvenait jusqu'au sultan grand mogul de Delhi, Baber, qui l'appelait dans l'Inde Au Caire, la fameuse moquée de Sinan pacha à Boulaq, marque le succès décisif de l'influence turque !

Dans Constantinople, pour se répéter dans tout l'empire, s'élevaient partout ces *sabil*s (fontaines publiques) annexées à des mosquées, dont la *kuttab*, au premier étage, servait d'école aux enfants pauvres

La décoration en revêtements céramiques des murs des monuments, qui avait toujours été pratiquée en Iran depuis les Achéménides et qui, importée par les Seldjouks en Anatolie, avait été continuée par les Osmanlis à Brousse, eut un développement extraordinaire dans tout l'empire ottoman, depuis l'occupation de Byzance, aussi bien à Constantinople qu'en Asie Mineure, en Syrie et en Égypte Des documents écrits, récemment mis à jour, révèlant une commande impériale faite en 1589 aux maîtres faïenciers de Nicée, autorisent à adopter cette origine pour les ensembles magnifiques de carreaux de faïence de ce genre à émaux rouges épais

9 L'ARCHITECTURE MUSULMANE DANS L'INDE ET EN CHINE

La pénétration musulmane de l'Inde se fit par invasions successives de tribus descendues du plateau central iranien par les passes historiques de l'Afghanistan

Ce fut d'abord la soumission du Pendjab et de quelques provinces septentrionales de l'Inde par les armées du sultan de Ghazna à la fin du x^e siècle. Si l'architecture des Ghaznevides doit nous être révélée par l'étude des monuments de Ghazna en Afghanistan, et peut-être par ceux d'Hérat, elle n'a rien laissé dans l'Inde actuelle.

Mais, plus tard, une fusion paraît s'être faite entre les conceptions constructives persanes et les procédés locaux s'exerçant sous l'influence du style jaïna, encore très accusé dans des monuments comme la mosquée d'Ajmir et la mosquée du Koutab à Delhi (XIII^e siècle), très décorées, et dont le type le plus parfait est sans doute le portail d'Ala ed din (1295-1321), symétrique au tombeau d'Altamsh dans la mosquée de Delhi.

D'ailleurs, sous le règne des Grands Mogols, on voit l'influence persane s'imposer avec autorité, facilitée de plus en plus par les nombreuses relations traditionnelles de la Perse avec l'Inde, la Perse, ayant joué alors vis à vis de l'Inde et de la Turquie un rôle assez analogue à celui que jouera l'Italie du quattrocento à l'égard de la France et de l'Espagne.

Si Baber n'a pas laissé de monuments authentiquement datés, nous savons par ses mémoires qu'il fut un grand bâtisseur à Sikri, à Agra, à Gwalior. Son fils Humayun, au milieu de tant de difficultés suscitées par son rival Shere-shah, laisse à ce dernier l'avantage d'attacher son nom à la mosquée du Purana Kilah, ou forteresse de Delhi.

Akbar, au contraire, au cours d'un règne glorieux de près de cinquante années, éleva à son père Humayun le mausolée de Delhi, monument tout persan, qui enrichit le goût hindou de la pierre colorée et du marbre puis les monuments remarquables de Futtipore-Sikri — la mosquée au grand portail, les tombeaux et les palais, la grande mosquée d'Agra, et son tombeau à Secundra, qui reste d'esprit encore très bouddhiste.

Jehanghir a laissé la grande mosquée de Lahore, de style absolument persan, avec mosaïques et carreaux de faïence, et le charmant tombeau de Itimad-ed-daula à Agra.

Sous Shah Jehan une influence occidentale turque intervient avec l'arrivée des architectes venus de Constantinople. Ce fut l'un d'eux, Isa Mohamed, qui à la suite d'un concours, fut chargé des travaux du Tadj Mahal à Agra, tombeau élevé par le souverain à sa femme, Mountar Mahal (1630-1647), et qui est

un prodige de richesse (pl XXV) A Shah Jehan est dû aussi le grand palais des empereurs Mogols à Delhi, aujourd'hui partiellement détruit

L'islamisme pénétra en Chine dès les premiers temps de l'hégire, et s'y imposa vers le milieu du VIII^e siècle, mais la résistance passive du milieu fut telle, qu'on ne peut vraiment dire qu'il y ait eu en Chine une architecture musulmane, alors que la décoration intérieure reste strictement chinoise l'entrée ne diffère en rien d'un édifice chinois, les toits sont recourbés, les minarets font généralement défaut, les fontaines d'ablutions sont des kiosques essentiellement chinois, le *mihrab* est une simple arcade en plein cintre

10 L'ARCHITECTURE DE L'ISLAM DANS L'ESPAGNE
ET DANS
LE MAGHREB (MAROC, ALGERIE, TUNISIE)

Au IX^e et au X^e siècle, le Maroc est le berceau d'une puissance nouvelle, où l'élément berbère s'affirme avec autorité, et qui peu à peu va dominer dans toute l'Afrique du Nord jusqu'en Tunisie, et s'infiltrer en Espagne, pays qu'elle arrachera aux Ommiades, pour l'annexer à ce vaste empire du Maghreb C'est à partir de ce moment que l'art arabe d'Espagne, émancipé des influences asiatiques qui avaient pesé sur lui sous les Ommiades, comme peut être aussi sur la première architecture marocaine du IX^e siècle de Sijilmessa et de Fez (mosquée Karaouyin), va prendre sa forme originale, et, par un choc en retour, va marquer de son empreinte les monuments remarquables qui s'élèveront au Maroc

Descendus du Grand Atlas marocain de Marrakech, ces Almoravides, maîtres, à la fin du IX^e siècle du Nord Ouest jusqu'à Alger, de l'Espagne jusqu'aux provinces du Nord où leur résistaient les princes chrétiens au milieu du XII^e siècle, durent faire place à une nouvelle dynastie africaine, les Almohades, toute puissante pendant encore un siècle, mais qui dut céder peu à peu à la pression des armées chrétiennes, l'Espagne arabe devant finir à l'ultime résistance du royaume de Grenade L'un des derniers édifices du temps des Ommiades en Espagne paraît être l'Aljaferia de Saragosse, très alteré par des restaurations et dont les chapiteaux (conserve au musée) sont rivaux des plus beaux que

Cordoue nous ait laissés La Puerta del Sol à Tolède est encore du XI^e siècle

L'Afrique du Nord connut encore les jours d'une brillante civilisation en cette capitale d'un royaume indépendant, Tlemcen, sous les Abd el Wadites, et sous les Mérinides qui au XIV^e siècle la couvrirent d'admirables monuments

La grande mosquée de Tlemcen et celle de Mansourah, voisine, sont de beaux monuments du XII^e siècle

C'est à la fin de ce XII^e siècle que nous trouvons, des deux côtes du détroit de Gibraltar, une floraison de semblables monuments d'une beauté accomplie la grande mosquée de Séville, dont le minaret, subsistant encore, est la célèbre Giralda, construite par Iacoub al Mansour (1195-1197), la tour de Hassan à Rabat (1197), et la Koutoubiah de Marrakech (1184) (pl XXVI), que la légende attribue à un même architecte, Geber, de Séville constructions de briques et de pierre au Maroc, dont la décoration, très simple dans les parties basses, s'enrichit à mesure qu'elles s'élèvent, surtout dans la Giralda, de champs d'entrelacs interrompus par des arcatures De la même époque datent aussi la magnifique porte de Chella (Maroc) entre ses deux tours octogonales, et celle de Mehedia, de si fière mine féodale

A Tlemcen, au XIV^e siècle, les monuments furent du plus beau type de l'architecture maugrabine la mosquée de Mansourah, des premières années du XIV^e siècle, dont il ne reste aujourd'hui que ce magnifique minaret en forme de tour quadrangulaire, décoré, comme à Rabat, d'un treillis de mailles entrelacées, surmonté d'une ceinture d'arcatures aveugles, et la *madrasah* Tachfiniya, la petite mosquée de Sidi bou Medine (1339), avec son portail décoré de mosaïques de faïence et son typique auvent de bois Tous ces monuments de Tlemcen ont fait l'objet d'une excellente publication de MM W et G Marçais

En Espagne, l'Alcazar de Séville, construit par l'architecte de Tolède Jaloubi en 1200, a été l'objet de trop importantes restaurations surtout en son riche portail, sous Pierre le Cruel, en 1353, pour qu'on puisse le bien étudier Mais l'Alhambra de Grenade (pl XXVII), malgré ses refections, reste le plus remarquable monument moresque des XIV^e et XV^e siècles, sa décoration de plâtre sculptée et refouillée est d'une richesse parfois même excessive la stalactite y règne en maîtresse, jusque dans les consoles, encorbellements et chapiteaux, et la polychromie et l'or répandus dans la décoration de

tout l'édifice y est d'une gaieté surprenante, que prolongeait encore la fraîcheur des eaux ruisselant dans les fontaines (cour des Lions) ou fuyant dans les petits canaux des merveilleux jardins de cyprès et d'orangers (jardins du Généralife)

L'architecture musulmane ne disparut pas en Espagne avec la fin du royaume mauresque le style *mudejar* est un style mixte qui longtemps encore, perpétua les traditions purement arabes

II

LES ARTS DECORATIFS ET INDUSTRIELS

Aucun peuple n'a apporté dans ses arts industriels un plus grand génie décoratif que celui que révèlent les arts de tout l'Islam. Fuyant la régularité des lignes continues, la monotonie des surfaces planes, ses artistes ont aimé l'entrecroisement des lignes et les combinaisons infinies des figures géométriques. Les jeux de leur fantaisie semblent affranchis de toute règle et cependant il n'est pas d'art qui soit conduit plus logiquement et qui ait un plus parfait équilibre. L'ornementation, riche et capricieuse, est toujours d'un goût savant et sûr, et le sens de l'harmonie dans les formes et dans la couleur se résout toujours en accords parfaits.

Leur imagination trouvait là libre cours à sa fantaisie. Leur observation de la nature se transformait sans effort en interprétation libérée de toute servilité, et les bêtes, les plantes et les fleurs devenaient des motifs d'une variété inépuisable que leurs compositions décoratives utilisaient harmonieusement. On a longtemps affirmé qu'ils s'étaient abstenus de toute représentation des êtres vivants, par observance d'une sourate du Coran. L'archéologie n'a pas eu de peine à démontrer par de multiples exemples que, prise à l'absolu, cette observation était fausse. En fait le livre saint n'a rien interdit d'autre que les idoles par suite l'artiste a du se résigner à ne traiter d'aucune manière les thèmes religieux comme cela fut dans tous les autres arts. On trouve seu-

lement dans les propos du Prophète (*hadith*) cette défense de représenter « le Seigneur ou la créature, les arbres, les fleurs ou les objets inanimés », car, au jour du jugement, les êtres représentés viendraient reclamer une âme à l'artiste, qui, faute de la leur procurer, souffrirait les tourments du feu éternel.

Mais cette défense ne pouvait inquiéter toute cette immense fraction renégate du monde musulman, de confession chûte, qui, comme les Persans et leurs dissidents l'atimides, puis encore les Mongols, laissèrent aux arts des pays qu'ils occupaient liberté entière et sans scrupules dans la représentation artistique des êtres animés.

Ceci dit, il n'est pas moins vrai que les artistes musulmans ont éprouvé une certaine timidité à représenter la figure, surtout humaine, ce qui orienta l'art plus généralement vers les genres décoratif et ornemental.

I LA PEINTURE LE LIVRE, SA DÉCORATION PAR L'ENLUMINURE

LA RELIURE LES ÉCOLES DES ABBASSIDES À BAGDAD

LES ÉCOLES PERSANES, MONGOLES ET SEFÉVIDES LES ÉCOLES DE L'INDE.

A s'en rapporter aux auteurs arabes, historiens, annalistes ou géographes, il n'est pas douteux qu'il y eut des écoles de peinture aux premiers temps de l'hégire et que les palais des khâlîfes durent être décos de peintures murales. Comment s'en étonner quand on évoque par l'imagination tous les édifices aux murs couverts de fresques par les Romains, les Byzantins, les chrétiens coptes, qui restaient encore debout dans toutes ces régions soumises à l'Islam, qui durent y chercher des sources d'inspiration pour leurs arts renaissants ? C'est ce qui rend si précieux ces récentes découvertes de palais ou châteaux à Quseir Amra (dans le désert syrien), à Saleyeh (en Mésopotamie), ou de sanctuaires souterrains en Cappadoce, où les décors de peinture murale ne sont encore, à la veille de l'hégire, que les prolongements d'arts antiques, sans conception artistique neuve.

L'art du dessin et de la peinture ne devait pas tarder d'ailleurs à se borner presque exclusivement à la décoration du livre. Il est assez certain que sous les Ommiades, à Damas, cet art n'apparut d'abord que dans les *Corans*, où la calligraphie avait une grande part et dont la belle enluminure des bandes

—
tout l'édifice y est d'une gaîté sur
cheur des eaux ruisselant dans les f
les petits canaux des merveilleux y
du Généralife)

L'architecture musulmane ne c
royaume mauresque, le style *mudej*,
perpétua les traditions purement

—

LES ARTS DECC

Aucun peuple n'a apporté
décoratif que celui que révèle
des lignes continues, la monu
l entrecroisement des lignes
triques Les jeux de leur fa
cependant il n'est pas d'art
plus parfait équilibre lo
d'un goût savant et sûr, et
couleur se résout toujours

Leur imagination trouva
la nature se transformait s
et les bêtes, les plantes et l
sable que leurs composit
longtemps affirme qu'ils
vivants, par observation
de peine à démontrer p
observation était fausse
les idoles, par suite l'at
les thèmes religieux, co

fameux sont au Musée du Louvre (pl XLI), au Victoria and Albert Museum, dans les cathédrales de Pampelune (pl XLII) et de Palencia

3 LES ARTS DU MÉTAL LE BRONZE, L'ORFÈVRERIE, LES CUIVRES INCRUSTÉS

Il est surprenant que nous ne connaissons rien par quoi l'artiste musulman ait cherché à exprimer plastiquement son sentiment de la beauté en dehors de l'application décorative. Les quelques objets exécutés en bronze que nous connaissons n'ont-ils pas, avant d'être réalisés, été précédés d'ébauches en terre cuite, premières expressions de la pensée du sculpteur ?

C'est surtout dans les pièces de fontaines et dans les vases à verser (aqua-maniles) ou dans les brûle-parfums que nous retrouvons les plus intéressants et les plus beaux objets de bronze fondu qui nous aient été conservés. Les formes animales se sont prêtées au fondeur, qui les a interprétées avec le plus étonnant caractère en les adaptant aux formes des objets qu'il créait.

Le plus célèbre est le grand *Griffon* conservé au Campo Santo de Pise (pl XLIII), dont le corps et les ailes sont tout gravés d'ornements et dont les cuisses et les épaules portent des écussons à figures de lions et d'aigles. D'autres beaux objets sont le *Cerf* du Musée National de Munich, le *Cheval* du Musée de Cordoue, les *Lions* du Musée de Cassel et du Bargello (pl. XLIVa), le *Lierre* de la collection Stoclet à Bruxelles (pl. XLIVb), le *Paon* et le *Perroquet* du Musée du Louvre, tous ces objets semblant appartenir à l'art fatimide.

Le bronze fondu ou ciselé a trouvé aussi son application en plaques sur les épais vantaux de bois des grandes portes de mosquées. Rares sont les portes entièrement fondues en bronze comme celle de la grande mosquée de Damas, qui ne date peut-être que de la restauration du xv^e siècle.

Comme les anciens, les musulmans ne se sont guère servi jusqu'aux époques modernes que de miroirs de métal. Nous en connaissons encore un assez grand nombre, de forme circulaire, en bronze fondu dans lequel est entrée une assez forte proportion d'argent. Ils portent fréquemment des sphinx ailés, des petits médaillons d'animaux ou de personnages, des frises de bêtes se poursuivant et des bandes d'inscriptions.

artisans musulmans ne datant que du XII^e siècle au plus tôt, si l'on se rapporte aux inscriptions datées qui, de plus en plus nombreuses, couvriront les beaux objets de cette industrie durant tout le moyen âge.

Il convient d'adopter pour les cuivres gravés et incrustés un classement provisoire, s'appuyant sur les inscriptions lues, qui comprendrait :

1^o Un groupe oriental persan, des provinces orientales et septentrionales, et mésopotamien-arménien, de la région du Haut-Tigre, de Mossoul et Diarbekir du XII^e et du XIII^e siècle ;

2^o Un groupe occidental, qu'on pourra appeler syro-égyptien, auquel on doit rattacher les beaux cuivres gravés sous les Ayyoubides de la première moitié du XIII^e siècle.

Constatation faite d'un arrêt de production vers 1250, coïncidant avec l'invasion des Mongols et la chute du khalifat en 1258, — puis d'une reprise de cette belle industrie en Syrie, aussi bien qu'en Égypte et au Yémen, après que Beibars eut fondé à la fin du XIII^e siècle le régime des Turcs mameluks en Égypte. Mais cette industrie continuera souvent à y être pratiquée par des artisans d'origine mésopotamienne-arménienne, de Mossoul, qui s'affirme dans de nombreuses inscriptions.

Cet art des objets de cuivre gravés et incrustés se continua et se généralisa aux XIV^e, XV^e et XVI^e siècles, avec une inégale activité, en Perse, en Syrie, en Égypte, en Turquie et même à Venise, où des ateliers musulmans, ou travaillant à la damasquine, eurent une grande activité.

Le Musée du Louvre possède une des plus belles collections de cuivres incrustés musulmans qui soient : qu'il suffise de citer la petite aiguière (du legs Piet-Lataudrie) avec inscription donnant l'origine persane et la date 1190 ; le fameux bassin, dit *Baptistère de saint Louis* (pl. XLIX), et le magnifique vase provenant des collections du palais Barberini à Rome, au nom d'un sultan de Damas (1250) ; d'autres pièces magnifiques au British Museum et au Victoria and Albert Museum. On fit aussi de splendides boîtes à Corans (Musée de Berlin, Musée arabe du Caire), des *koursis* (meubles pour mettre les livres saints), dont le plus fameux est celui du *maristan* de Kalaoum, daté 1327 (Musée arabe du Caire) (pl. L) et de grands plateaux, comme celui de l'atabek Lulu de Mossoul, du milieu du XIII^e siècle (Bibliothèque de Munich) ou celui d'un Rassoulide du Yémen (legs Delort de Gléon au Musée du Louvre).

La Perse et la Turquie connurent aussi un art admirable des armures et des casques incrustés d'argent (pl LI)

4 LES CRISTAUX DE ROCHE LA VERRERIE ÉMAILLÉE

Les musulmans conservèrent des peuples de l'antiquité les pratiques traditionnelles de la taille des pierres dures et l'art particulier de tirer du cristal de roche, taillé à la meule et grave, de beaux objets à décor ornemental et épigraphique. Mais, pour tourner les difficultés techniques, et par économie, ils n'eurent pas de mouler certaines pièces de verre épais, comme les beaux gobelets du Musée d'Amsterdam et du trésor d'Oignies à Namur.

Makrisi, historien arabe du Caire au xv^e siècle, a décrit les immenses trésors du sultan fatimide Mostanser Billah, qui renfermaient quantité de vases de cristal de roche, au x^e xi^e siècle. Tout ce que l'on sait du style et du caractère du décor fatimide à cette époque, d'après les tissus surtout, concorde bien avec les représentations décoratives des quelques magnifiques objets de cristal de roche que possèdent les musées et certains trésors d'églises ou, montés en orfèvrerie pour servir au culte, ils ont pu ainsi être sauvegardés.

De plus, la provenance égyptienne fatimide se trouve affirmée par la belle bourse du trésor de Saint Marc à Venise portant le nom du khalife fatimide Aziz billah (975-996), dont on peut rapprocher les aiguilles tout analogues de forme et de décor du Musée du Louvre (pl LII), du Victoria and Albert Museum et du Musée germanique de Nuremberg.

Quant à la verrerie, cette industrie est de bien haute antiquité en Orient, et la Phénicie l'a pratiquée en des ateliers très souvent cités dans les auteurs anciens. A en juger par de nombreux objets trouvés dans les tombes coptes de l'Égypte (cimetières d'Akmin), l'industrie du verre à décor moulé y fut pratiquée avant et après l'apparition de l'Islam, qui dut, là encore, s'attacher aux mêmes techniques.

On ne saurait dire à quelle époque et en quels pays les verreries musulmans commencèrent à décorer les verres par l'émaillage, mais, à s'en rapporter aux récits des voyageurs et des géographes arabes, il paraît bien qu'à une époque ancienne, et peut-être déjà au x^e siècle, cette industrie était prospère en Syrie, particulièrement à Tyr, à Damas, à Alep. Que de nombreux fragments émaillés

aient été trouvés dans les fouilles opérées à Rakka et à Samarra en Mésopotamie, cela n'infirme pas une origine possible syrienne, et une importation — pas plus d'ailleurs que les inscriptions aux noms de sultans mammluks d'Égypte qu'on rencontre sur un nombre important de grandes lampes jadis suspendues dans leurs mosquées, — la Syrie ayant toujours été en rapports étroits aussi bien avec la Mésopotamie qu'avec l'Égypte. Nos inventaires royaux, notamment celui de Charles V en 1380, citent d'ailleurs des « verres ouvrés en façon de Damas ».

Si, très nombreux au XIV^e siècle, les verres émaillés sont si rares au XIII^e comme au XV^e, peut-être peut-on l'expliquer par la soumission de la Syrie pacifiée aux Mammluks par la prise de Saint Jean-d'Acre en 1291, et la grande activité artistique qui en résulte et par contre par la ruine de toutes industries à Alep et à Damas après l'invasion de Timour Lenk en 1400. Ceci dit sans qu'on puisse cependant nier que cette industrie ait existé dans les grandes cités musulmanes de la Perse ou de la Mésopotamie (Mossoul et Bagdad), et aussi du Caucase où les fouilles en ont révélé de nombreux témoins.

Le Musée arabe du Caire est naturellement le plus riche en grandes lampes à décor floral et épigraphique provenant de toutes ses mosquées, d'où d'ailleurs plusieurs furent dérobées anciennement, qui sont aujourd'hui dans tous les musées et collections du monde (pl. LIII).

D'autres beaux objets de verre émaillés sont les gobelets, décorés souvent de sujets animés, personnages, chasses et courses d'animaux (Musée du Louvre, musées et églises de France et d'Allemagne), et les coupes, comme celle du Metropolitan Museum de New York (pl. LIV).

5 LA CÉRAMIQUE

L'étude de la céramique des peuples musulmans est des plus attachantes, parce qu'il n'en est pas d'une abondance et d'une variété de décor plus surprenantes. Ils ont triomphé dans la faïence, dans la richesse des émaux colorés d'une richesse éclatante et harmonieuse. Ils ont eu le sens grandiose du décor où les formes humaines, animales, végétales, et même géométriques et épigraphiques.

phiques, ont une beauté de stylisation décorative qui n'a jamais dans aucun art été dépassée

Mais il n'est pas d'étude plus difficile, se heurtant à plus d'énigmatiques questions et à des difficultés d'interprétation dans l'examen des objets mêmes

Ces céramiques, découvertes en fragments par des fouilleurs anonymes, nous arrivent reconstituées sans aucun certificat, même moral, d'origine précise. Les fouilles n'ont jamais été faites d'une façon profonde, en tenant compte en un journal des lieux fouilles, des couches en profondeur non plus qu'en opérant un classement rigoureux des débris.

En outre, nous ne pouvons faire sur les pièces de céramique musulmane cette riche moisson de renseignements épigraphiques que nous ont donnés abondamment les cuivres graves et incrustés, qui livrent fréquemment par leurs inscriptions un nom d'artiste, un nom de lieu, une date, parfois même un nom et des titres protocolaires de souverain ou de grand personnage. Sur les céramiques l'inscription qui n'est pas purement ornementale est très rare.

On ne peut donc dissimuler le caractère provisoire et trop souvent hypothétique de tout classement actuel des céramiques, quelque ordre et quelque clarté qu'on cherche à y apporter.

Du moins, pour les origines avons-nous comme instrument d'études l'excellent recueil de documents de céramique archaïque que patiemment Maurice Pézard a réunis, et dont l'abondance et la nouveauté permettent d'opérer désormais des rapprochements sur une considérable variété de types connus. Cette vaste enquête permet d'affirmer catégoriquement l'étroite dépendance dans laquelle s'est maintenue longtemps la primitive céramique musulmane, qui n'a vécu pendant plusieurs siècles que des anciennes formules décoratives iraniennes, surtout sassanides, que d'ailleurs l'art byzantin avait aussi adoptées. Il est bon de noter qu'à partir du jour où l'Islam entra en contact plus étroit avec l'Empire du Milieu, sous la dynastie des Tang, la céramique musulmane subit l'évidente influence de la Chine, maîtresse de procédés techniques bien plus parfaits.

Il est certain que la part de l'Iran dans le développement des céramiques musulmanes est considérable, que la courbe de son rayonnement s'étend jusqu'aux confins de l'Europe, puisque le procédé du lustre métallique (qui eut une extraordinaire fortune) est peut-être sorti de la Perse, sinon sassanide, du

moins proto-islamique, qu'il s'est propagé en Mésopotamie (Samarra), en Égypte (Fostat), en Perse (Reï ou Rhagès), en Tunisie (Kairouan), au Maghreb (Alger) et jusqu'en Espagne (Cordoue, Medinat az Zarah, Valence), et que l'influence persane continua à se faire sentir en Asie-Mineure et en Syrie dans les décors de revêtements muraux et de la vaisselle, aussi bien sous les Seldjouks que dans les ateliers qui firent les beaux plats dits de Damas ou de Rhodes et les éclatants carreaux des mosquées de Brousse et de Constantinople

Les collections céramiques musulmanes du Musée du Louvre sont d'une telle richesse, qu'on y peut étudier avec sûreté, sur des exemplaires de choix, l'extraordinaire développement de cet art à travers le monde de l'Islam, depuis les pièces archaïques, récemment découvertes, provenant en majeure partie des grands sites historiques de la Perse (pl LV et LVI). Bien que quelques unes proviennent de Samarra et de Fostat (pl LVII), on peut bien les dire d'origine iranienne, car elles portent avec évidence tous ces caractères iraniens, surtout sassanides. Ces caractères allant en s'altérant, chargés d'éléments nouveaux, à mesure qu'on s'éloigne de l'hégire, on peut par larges approximations dater ces documents céramiques du VIII^e au XIII^e siècle. On y trouve des décors gravés sur engobe et sous couverte, où le brun, le vert et le jaune sont les dominantes. Ils sont empruntés à la faune, à la flore, aux combinaisons linéaires et géométriques, rarement à la figure humaine.

Une céramique plus fine de terre, très mince de parois, de technique plus habile, d'une gravure ou d'un modèle plus délicats, plutôt sous couverte blanche pure, ou subtilement teintée de bleu pâle ou de jaune, semble en plus intime accord avec la demi porcelaine de Chine ou ses dérivés coréens du temps de la dynastie des Song.

Le lustre métallique, d'origine si discutée, révélé à Samarra (IX^e siècle), en grand nombre à Rhagès, en Perse, jusqu'au XIV^e siècle (pl LVIII), et qu'on retrouve aux mêmes époques tout autour du bassin de la Méditerranée, peut bien être dit d'origine iranienne. Il a irradié un peu partout entre le IX^e et le XI^e siècle, mais a eu une fortune surprenante en Perse au XIII^e siècle et jusque sous les Séfévides.

A en juger par les innombrables débris recueillis à Fostat, au vieux Caire, et bien classés, après fouilles, par Ali Bey Baghat, au Musée arabe du Caire, on peut dire que cette grande cité fut, jusqu'à l'époque ottomane, une extraordinaire consommatrice de céramique locale ou importée.

Cette influence de l'Iran allait encore s'exercer sur ces ateliers de céramistes travaillant, sous les premiers Osmanlis de Brousse, au xv^e siècle, à décorer la Mosquée verte. Et c'est cette mode persane si antique de couvrir les murs des édifices de grands revêtements de céramiques, jadis briques, plus tard carreaux émaillés, qui allait prendre un développement inouï dans toute la Turquie (pl LIX). Les mêmes motifs ornementaux floraux (tulipe, œillet, jacinthe, rose épanouie, palmette persane, arabesque, cypres) se retrouveront sur les pièces d'usage, qu'on a dites, en appellations commodes, mais trop légèrement localisées, de Rhodes ou de Damas (pl LX) qui, elles, portent parfois des personnages ou des animaux. Des textes récemment publiés précisent un peu mieux les origines, en nous révélant des commandes de sultans de Constantinople aux maîtres faïenciers de Nicée (Asie Mineure) en 1589, et de Kutayeh.

Sans discuter ici l'origine de la première faïence lustree qu'on rencontre en Espagne, et qu'on dut pratiquer plus certainement au xiv^e siècle à Malaga, les textes permettent d'affirmer que cette céramique fut fabriquée aussi au xiv^e siècle à Manises près de Valence, où elle prit un développement extraordinaire au xv^e siècle, pour entrer déjà en decadence à la fin du xvi^e (pl LXI). C'est celle qu'on a appelée hispano moresque, qui a produit de grands plats et des pots à décors plutôt géométriques, en harmonie fortement contrastée de bleu et de lustre d'or, souvent avec des écussons armoriés, plus tard avec des gros éléments plus naturalistes trèfles, feuilles de vigne, fleurs, et même animaux stylisés.

Recemment, M. Folch y Torres a exhumé de l'ancienne Paterna, près de Valence, une céramique à décor vert et manganèse sur fond blanc, à décor floral géométrique, mais aussi à personnages et animaux, avec laquelle d'autres céramiques trouvées en Algérie, en Provence, et jusqu'en Italie offrent une étonnante analogie.

L'Andalousie connut enfin une céramique de vaisselle et de carreaux gravés (*azulejos*) par le procédé de la *cuerda seca* qui fut en grande faveur. Cette technique, remontant à une époque assez ancienne (disons le XIII^e siècle), était celle de la mosaïque de carreaux assemblés par les maçons, M. Marcais l'a constatée aussi dans certains monuments du Maghreb, à Tlemcen par exemple.

moins proto-islamique, qu'il s'est propagé en Mésopotamie (Samarra), en Égypte (Fostat), en Perse (Reï ou Rhagès), en Tunisie (Kairouan), au Maghreb (Alger) et jusqu'en Espagne (Cordoue, Medinat az Zarah, Valence), et que l'influence persane continua à se faire sentir en Asie-Mineure et en Syrie dans les décors de revêtements muraux et de la vaisselle, aussi bien sous les Seldjouks que dans les ateliers qui firent les beaux plats dits de Damas ou de Rhodes et les éclatants carreaux des mosquées de Brousse et de Constantinople.

Les collections céramiques musulmanes du Musée du Louvre sont d'une telle richesse, qu'on y peut étudier avec sûreté, sur des exemplaires de choix, l'extraordinaire développement de cet art à travers le monde de l'Islam, depuis les pièces archaïques, récemment découvertes, provenant en majeure partie des grands sites historiques de la Perse (pl LV et LVI). Bien que quelques unes proviennent de Samarra et de Fostat (pl LVII), on peut bien les dire d'origine iranienne, car elles portent avec évidence tous ces caractères iraniens, surtout sassanides. Ces caractères allant en s'alterner, chargés d'éléments nouveaux, à mesure qu'on s'éloigne de l'hégire, on peut par larges approximations dater ces documents céramiques du VIII^e au XII^e siècle. On y trouve des décors graves sur engobe et sous couverte, où le brun, le vert et le jaune sont les dominantes. Ils sont empruntés à la faune, à la flore, aux combinaisons linéaires et géométriques, rarement à la figure humaine.

Une céramique plus fine de terre, très mince de parois, de technique plus habile, d'une gravure ou d'un modèle plus délicat, plutôt sous couverte blanche pure, ou subtilement teintée de bleu pâle ou de jaune, semble en plus intime accord avec la demi porcelaine de Chine ou ses dérivés coréens du temps de la dynastie des Song.

Le lustre métallique, d'origine si discutée, révélé à Samarra (IX^e siècle), en grand nombre à Rhagès, en Perse, jusqu'au XIV^e siècle (pl LVIII), et qu'on retrouve aux mêmes époques tout autour du bassin de la Méditerranée, peut bien être dit d'origine iranienne. Il a irradié un peu partout entre le IX^e et le XI^e siècle, mais a eu une fortune surprenante en Perse au XIII^e siècle et jusque sous les Séfévides.

A en juger par les innombrables débris recueillis à Fostat, au vieux Caire, et bien classés, après fouilles, par Ali bey Baghat, au Musée arabe du Caire, on peut dire que cette grande cité fut, jusqu'à l'époque ottomane, une extraordinaire consommatrice de céramique locale ou importée.

Cette influence de l'Iran allait encore s'exercer sur ces ateliers de céramistes travaillant, sous les premiers Osmanlis de Brousse, au xv^e siècle, à décorer la Mosquée verte. Et c'est cette mode persane si antique de couvrir les murs des édifices de grands revêtements de céramiques, jadis briques, plus tard carreaux émaillés, qui allait prendre un développement mou dans toute la Turquie (pl LIX). Les mêmes motifs ornementaux floraux (tulipe, oïillet, jacinthe, rose épanouie, palmette persane, arabesque, cyprès) se retrouveront sur les pièces d'usage, qu'on a dites, en appellations commodes, mais trop légèrement localisées, de Rhodes ou de Damas (pl LX) qui, elles, portent parfois des personnages ou des animaux. Des textes récemment publiés précisent un peu mieux les origines en nous révélant des commandes de sultans de Constantinople aux maîtres faïenciers de Nicee (Asie Mineure) en 1589 et de Kutayeh.

Sans discuter ici l'origine de la première faïence lustree qu'on rencontre en Espagne, et qu'on dut pratiquer plus certainement au xive siècle à Malaga, les textes permettent d'affirmer que cette céramique fut fabriquée aussi au xive siècle à Manissès près de Valence, où elle prit un développement extraordinaire au xv^e siècle pour entrer déjà en décadence à la fin du xvi^e (pl LXI). C'est celle qu'on a appelée hispano moresque, qui a produit de grands plats et des pots à décors plutôt géométriques, en harmonie fortement contrastée de bleu et de lustre d'or, souvent avec des écussons armories, plus tard avec des gros éléments plus naturalistes : trèfles, feuilles de vigne, fleurs et même animaux stylisés.

Recemment, M. Folch y Torres a exhume de l'ancienne Paterna, près de Valence, une céramique à décor vert et manganese sur fond blanc, à décor floral géométrique, mais aussi à personnages et animaux, avec laquelle d'autres céramiques trouvées en Algérie, en Provence, et jusqu'en Italie offrent une étonnante analogie.

L'Andalousie connaît enfin une céramique de vaisselle et de carreaux graves (*azulejos*) par le procédé de la *cuerda secca* qui fut en grande faveur. Cette technique, remontant à une époque assez ancienne (disons le xiii^e siècle), était celle de la mosaïque de carreaux assemblés par les maçons. M. Marçais l'a constatée aussi dans certains monuments du Maghreb, à Tlemcen par exemple.

6 LES TISSUS ET LES TAPIS

L'étude des tissus musulmans est d'une très grande complexité. Certains l'ont tentée en allant aux sources écrites, par pure érudition basée sur une formidable lecture (MM F. Michel et V. Gay), d'autres s'adressant surtout aux tissus mêmes (M. Otto von Falke). Il en résulte que, là encore, fatallement, cette étude ramène initialement à celle des tissus sassanides, coptes et byzantins, aussi bien dans la matière employée, la soie, que dans les dispositions décoratives : la roue tangente ou isolée, l'affrontement hieratique, ou les sujets de chasse ou de combats.

Les difficultés sont grandes quand il s'agit de chercher des origines de fabrication à ces tissus de soie, dont les textes nous parlent abondamment comme ayant été fabriqués dans les *tiraz* (ateliers) des souverains fatimides du Caire ou à Palerme (de cette dernière origine précise est du moins le magnifique manteau de couronnement conservé à la Hofburg à Vienne). C'est dans les musées spéciaux (Kunstgewerbe Museum de Berlin, Victoria and Albert Museum, Musée de la Chambre de Commerce de Lyon, trésors des églises) et à la lumière des ouvrages qui ont été consacrés à ces collections (dus à MM Falke, Cox, Kendrick) qu'il convient de se livrer à cette étude. On admirera entre autres, dans nos musées du Louvre et de Cluny, les tissus persan et sicilien que nous reproduisons (pl. LXII et LXIII).

Pour les velours et les soies de la Perse des Sefévides ou de la Turquie des Osmanlis, l'étude est plus aisée, puisqu'elle s'appuie sur les comparaisons de décors avec la céramique.

Assez récemment fut affirmée l'origine arménienne assez ancienne, remontant aux environs du XIII^e siècle, mais bien discutable, des tapis noués, offrant des décors à dispositions rigides de motifs floraux et peut-être animaux extrêmement déformés (exemples, d'ailleurs rares, au Musée de Berlin et au Victoria and Albert Museum). Les trois tapis qui se trouvent encore à la mosquée Ala ed din de Konieh, avec leurs bordures à inscriptions coufiques, insuffisamment étudiés, ont-ils cette origine ? Sont ce ceux que Marco Polo au cours de son voyage, à la fin du XIII^e siècle, dit avoir vus ?

Il ne semble vraiment pas que nous puissions remonter plus loin dans notre connaissance des tapis.

On est moins hésitant avec les splendides tapis à sujets de chasse ou de combats d'animaux, en laine et en soie, en intime connexion avec certaines enluminures de livres faits pour des shahs séfévides de Perse, et peut être même d'après les dessins fournis par des peintres célèbres de leurs cours (le grand tapis de la Maison impériale d'Autriche à Schönbrunn (pl LXIV), ceux du Louvre, du Victoria and Albert Museum, du Musée de Berlin, du Musée Poldi Pezzoli à Milan, du Musée de la Chambre de Commerce de Lyon) — ou avec ces magnifiques tapis à décor floral ordonné, comme celui de la mosquée d'Ardebil en Perse, avec une inscription datée 1540 (Victoria and Albert Museum)

La fréquence d'éléments chinois dans le décor n'est pas pour surprendre, chez des peuples sur lesquels les Mongols avaient imposé leur autorité depuis le XIII^e siècle

Les ateliers de Turquie et d'Asie Mineure n'ont cessé depuis le XVI^e siècle de maintenir les belles traditions du tapis noué, et leur succès fut toujours des plus vifs, à en juger par les belles représentations qu'en donnent si souvent dans leurs tableaux les peintres flamands et italiens des XVI^e et XVII^e siècles. C'est même en suivant la représentation des tapis dans les tableaux des peintres que MM Lessing et Bode, en Allemagne, ont tenté un classement des tapis par types et par synchronisme. En effet, la présence si fréquente de tapis de certains genres dans des tableaux à dates à peu près précises nous fournit la certitude que ces types de tapis ne pouvaient pas être d'une date postérieure à celle à laquelle les tableaux avaient été peints, il aurait fallu cependant apporter un certain scepticisme à considérer comme aussi anciens tant de tapis qui n'étaient souvent qu'un hommage des artisans modernes aux traditions respectées du passé. Les principaux centres de fabrication étaient en Asie Mineure, en Arménie, en Anatolie. Smyrne en était le grand marché d'où les barques les transportaient ensuite à Venise ou à Bruges.

CONCLUSION

Comme l'a fort bien écrit M. Edmond Pottier quand il accueillit avec tant de sympathie notre *Manuel d'art musulman* : « L'art arabe en soi n'existe pas, il s'est fait lentement, sur place, après la conquête, par la collaboration intime

6 LES TISSUS ET LES TAPIS

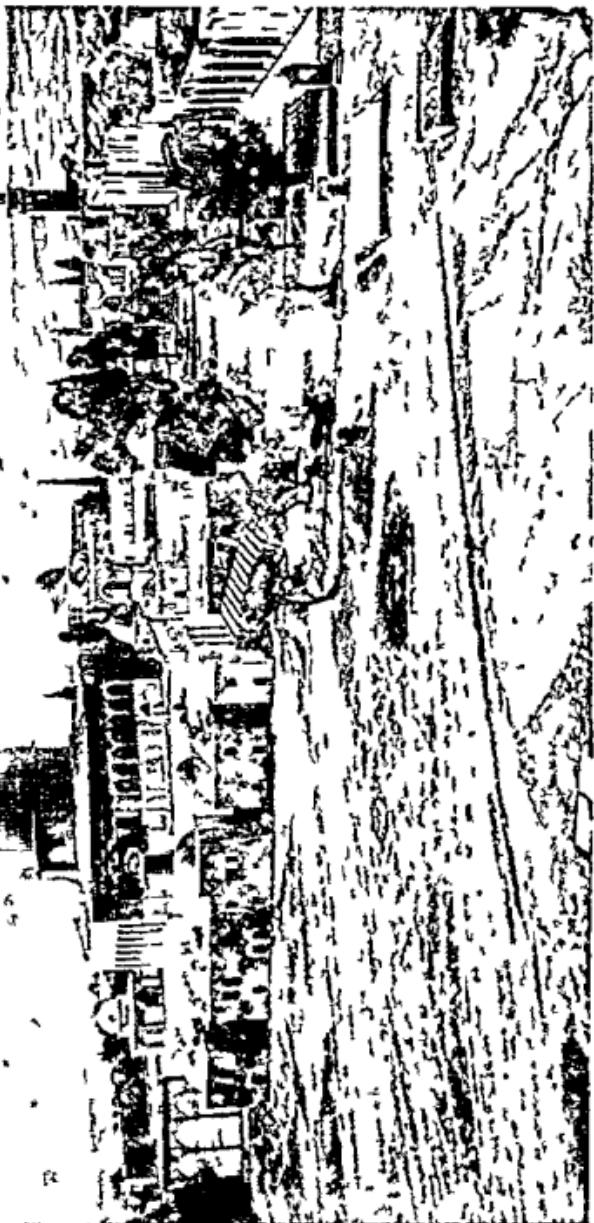
L'étude des tissus musulmans est d'une très grande complexité. Certains l'ont tentée en allant aux sources écrites, par pure érudition basée sur une formidable lecture (MM F. Michel et V. Gay), d'autres s'adressant surtout aux tissus mêmes (M. Otto von Falke). Il en résulte que, la encore, fatallement, cette étude ramène initialement à celle des tissus sassanides, coptes et byzantins, aussi bien dans la matière employée, la soie, que dans les dispositions décoratives la roue tangente ou isolée, l'affrontement hérautique, ou les sujets de chasse ou de combats.

Les difficultés sont grandes quand il s'agit de chercher des origines de fabrication à ces tissus de soie, dont les textes nous parlent abondamment comme ayant été fabriqués dans les *tiraz* (ateliers) des souverains fatimides du Caire ou à Palerme (de cette dernière origine précise est du moins le magnifique manteau de couronnement conservé à la Hofburg à Vienne). C'est dans les musées spéciaux (Kunstgewerbe Museum de Berlin, Victoria and Albert Museum, Musée de la Chambre de Commerce de Lyon, trésors des églises) et à la lumière des ouvrages qui ont été consacrés à ces collections (dus à MM Falke, Cox, Kendrick) qu'il convient de se livrer à cette étude. On admirera entre autres, dans nos musées du Louvre et de Cluny, les tissus persan et sicilien que nous reproduisons (pl. LXII et LXIII).

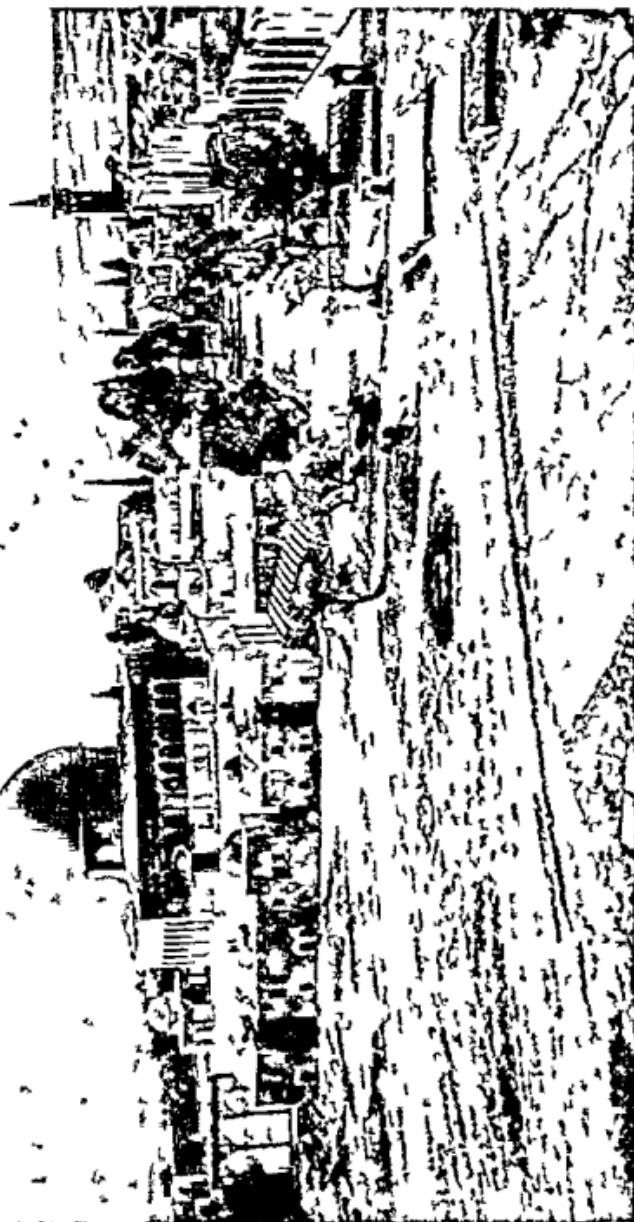
Pour les velours et les soies de la Perse des Sefévides ou de la Turquie des Osmanlis, l'étude est plus aisée, puisqu'elle s'appuie sur les comparaisons de décors avec la céramique.

Assez récemment fut affirmée l'origine arménienne assez ancienne, remontant aux environs du XIII^e siècle, mais bien discutable, des tapis noués, offrant des décors à dispositions rigides de motifs floraux et peut-être animaux extrêmement déformés (exemples, d'ailleurs rares, au Musée de Berlin et au Victoria and Albert Museum). Les trois tapis qui se trouvent encore à la mosquée Ala ed din de Konieh, avec leurs bordures à inscriptions coufiques, insuffisamment étudiés, ont-ils cette origine ? Sont ce ceux que Marco Polo au cours de son voyage, à la fin du XIII^e siècle, dit avoir vus ?

Il ne semble vraiment pas que nous puissions remonter plus loin dans notre connaissance des tapis.

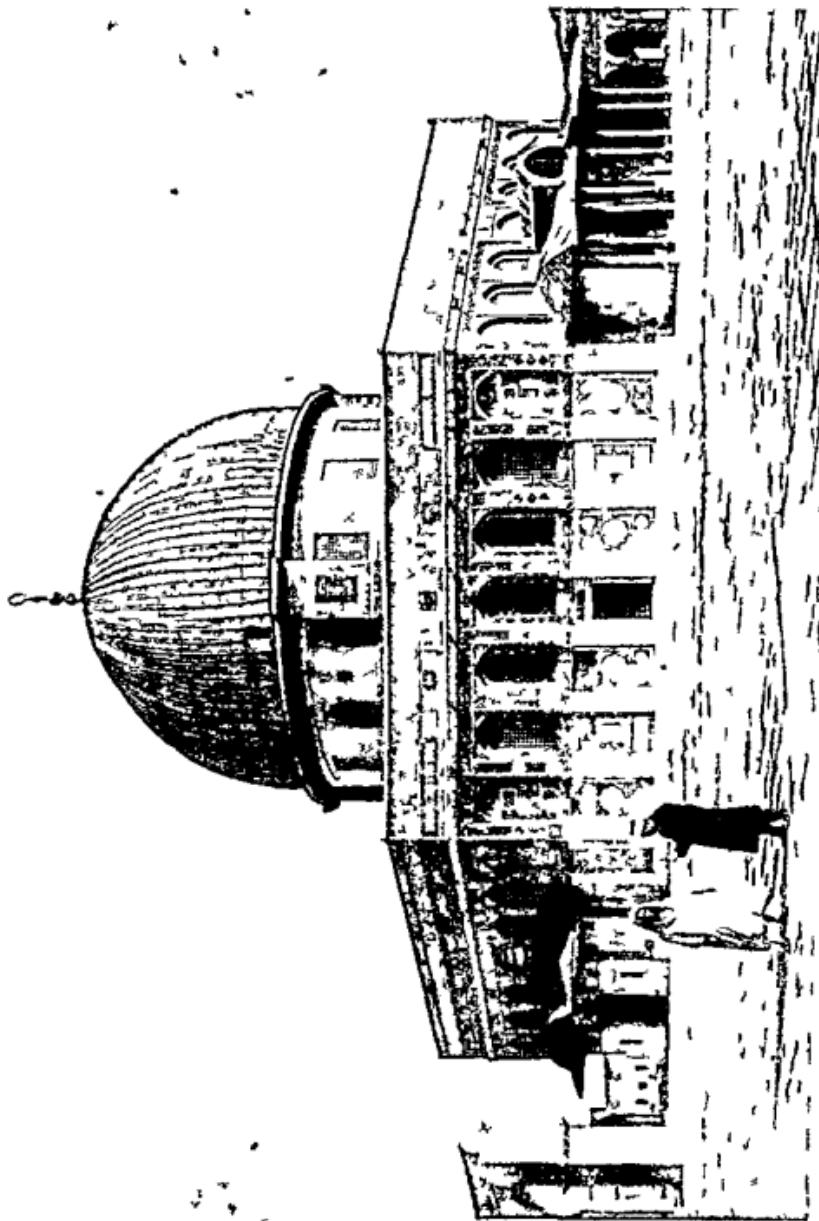


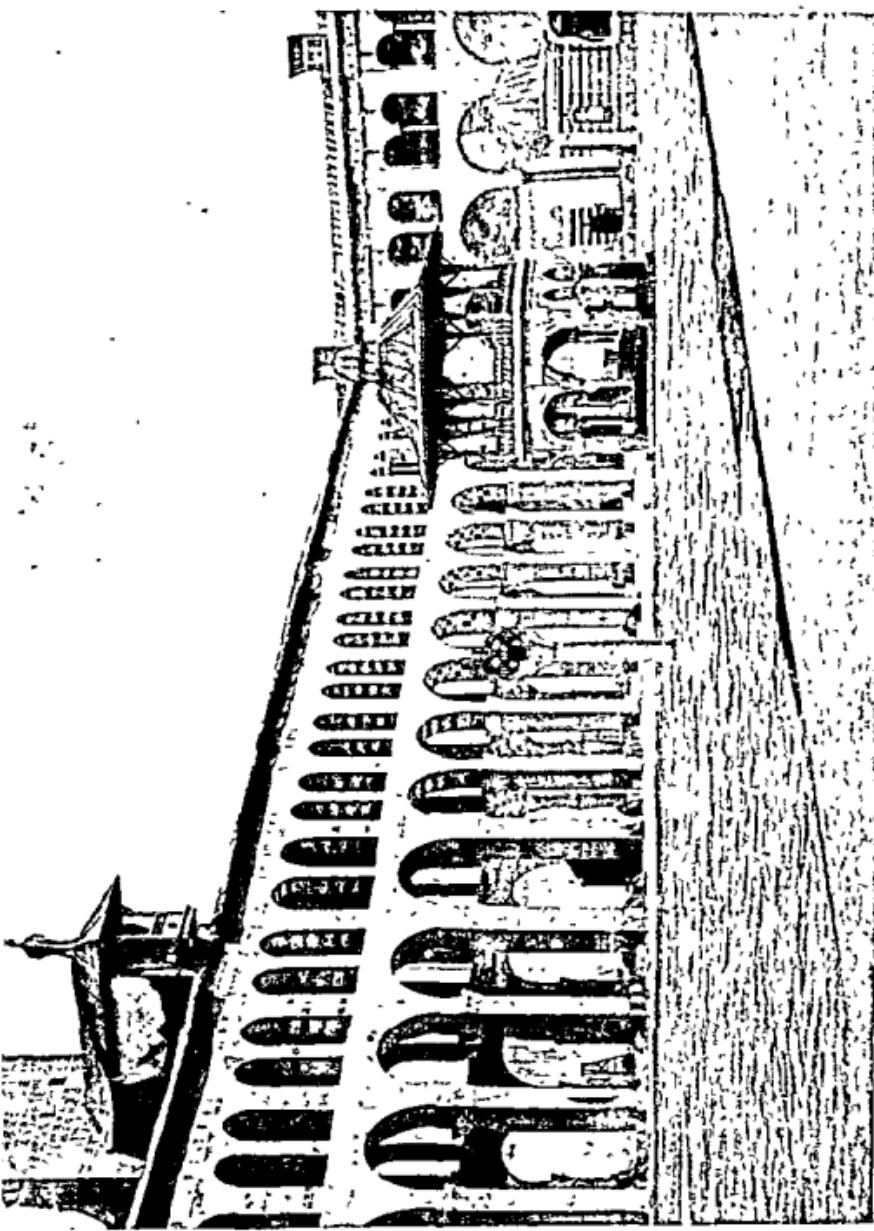
2. La sculpture en pierre et en bois. La petite sculpture en ivoire....	29
3. Les arts du métal le bronze, l'orfèvrerie, les cuivres incrustés	32
4. Les cristaux de roche La verrerie émaillée.....	35
5. La céramique.....	36
6. Les tissus et les tapis.....	40
Conclusion	41
Bibliographie sommaire	43
Table des planches	44



Le Haram ech Chérif et la Qubbat as Sakhrah ou Mosquée d'Omair, à Jérusalem

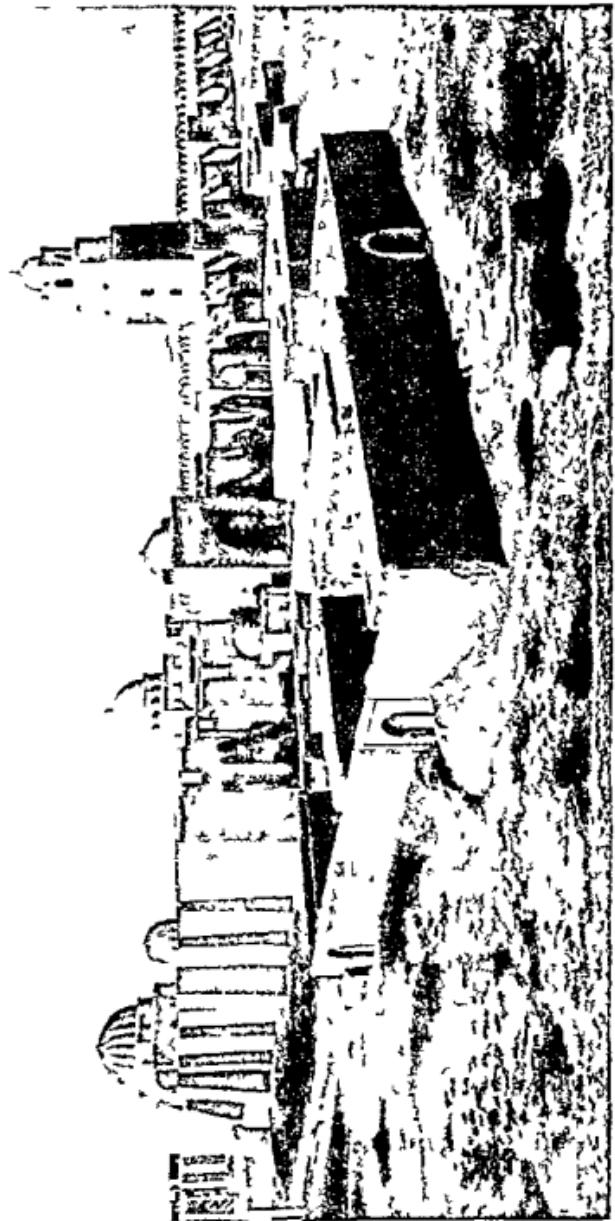
La Qubbat as Sakhrah, ou Mosquée d'Omar, à Jérusalem
(fin du VII^e siècle)



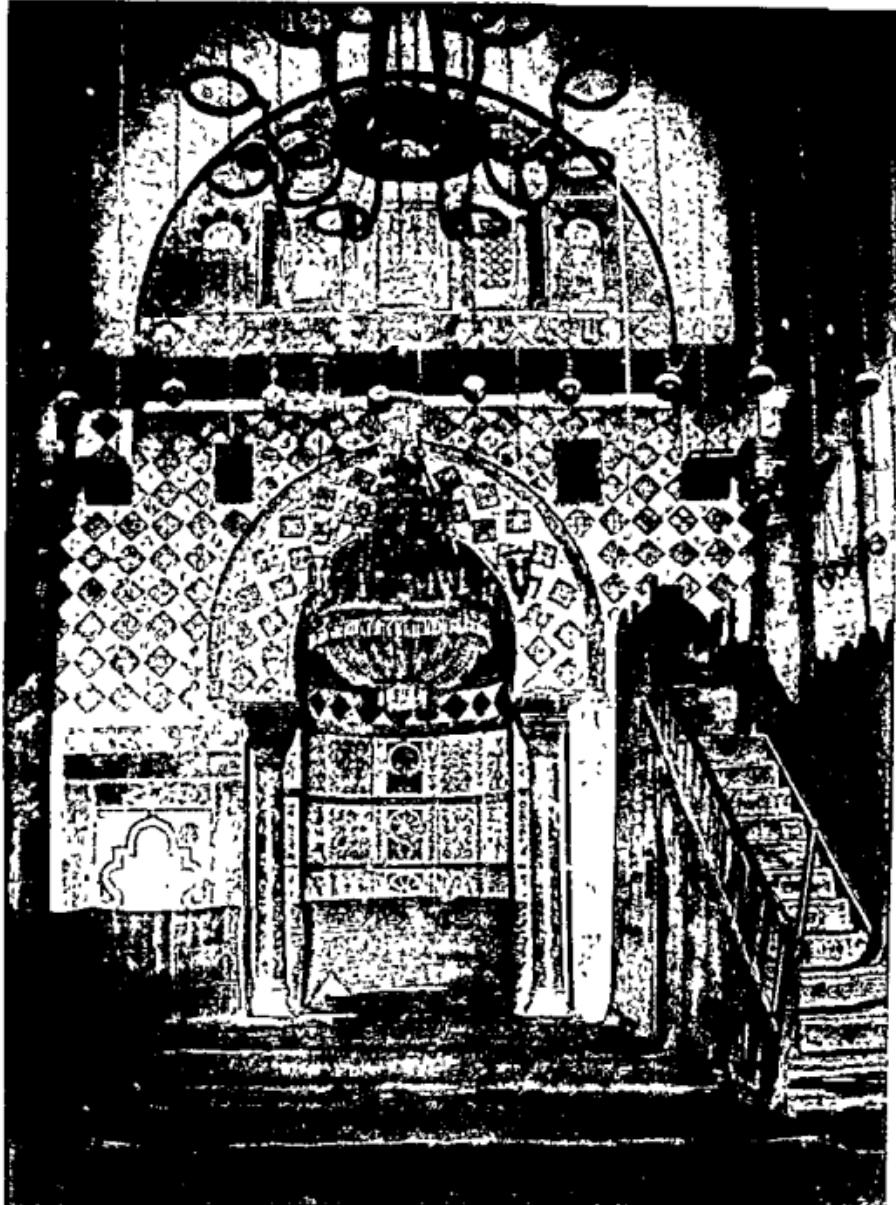


La grande mosquée des Omeyyades, à Damas, avant l'incendie de 1803
(début du xix^e siècle).

Mosquée de Kairouan (Tunisie) (viii^e-ix^e siècles)



Christ F. Solon-Pérez / Kairouan

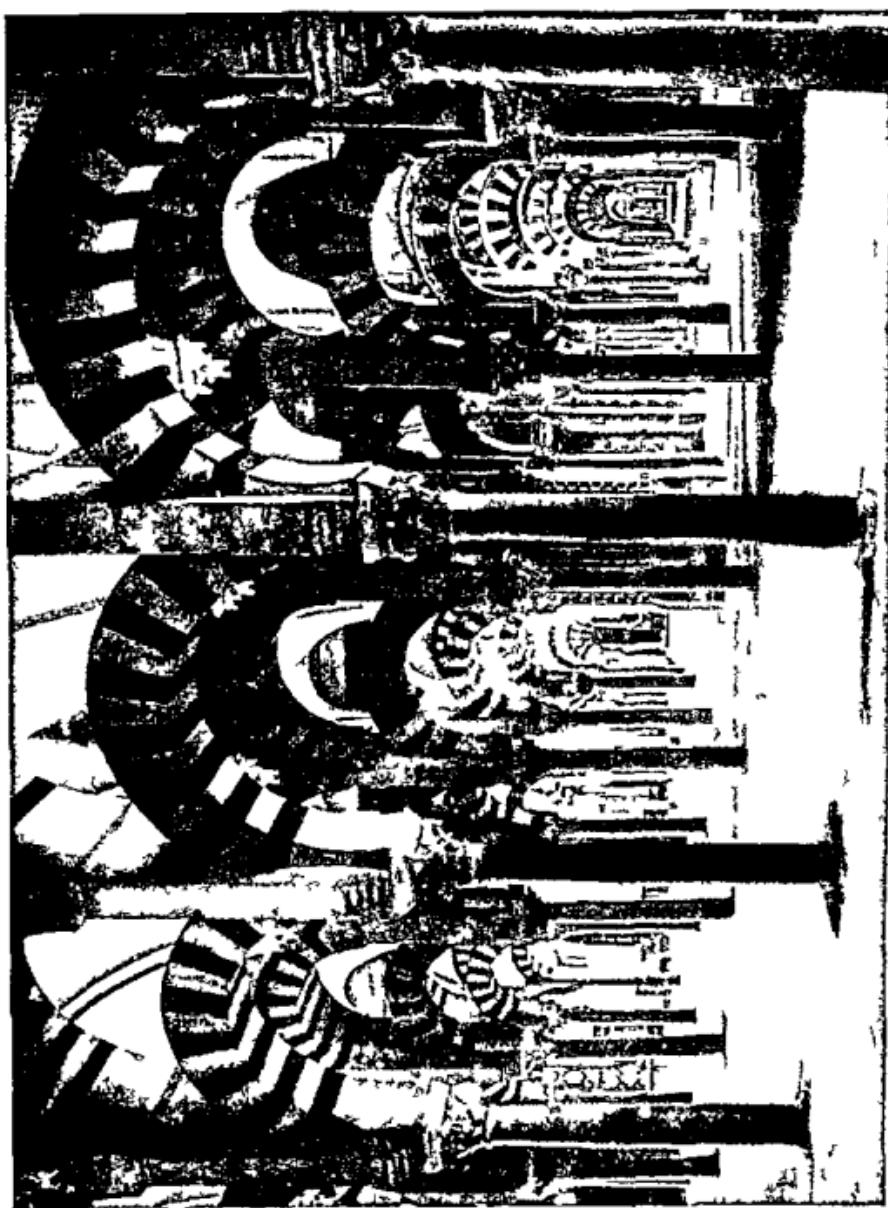


CHÈQUE F. Soler-Pons, Kairouan

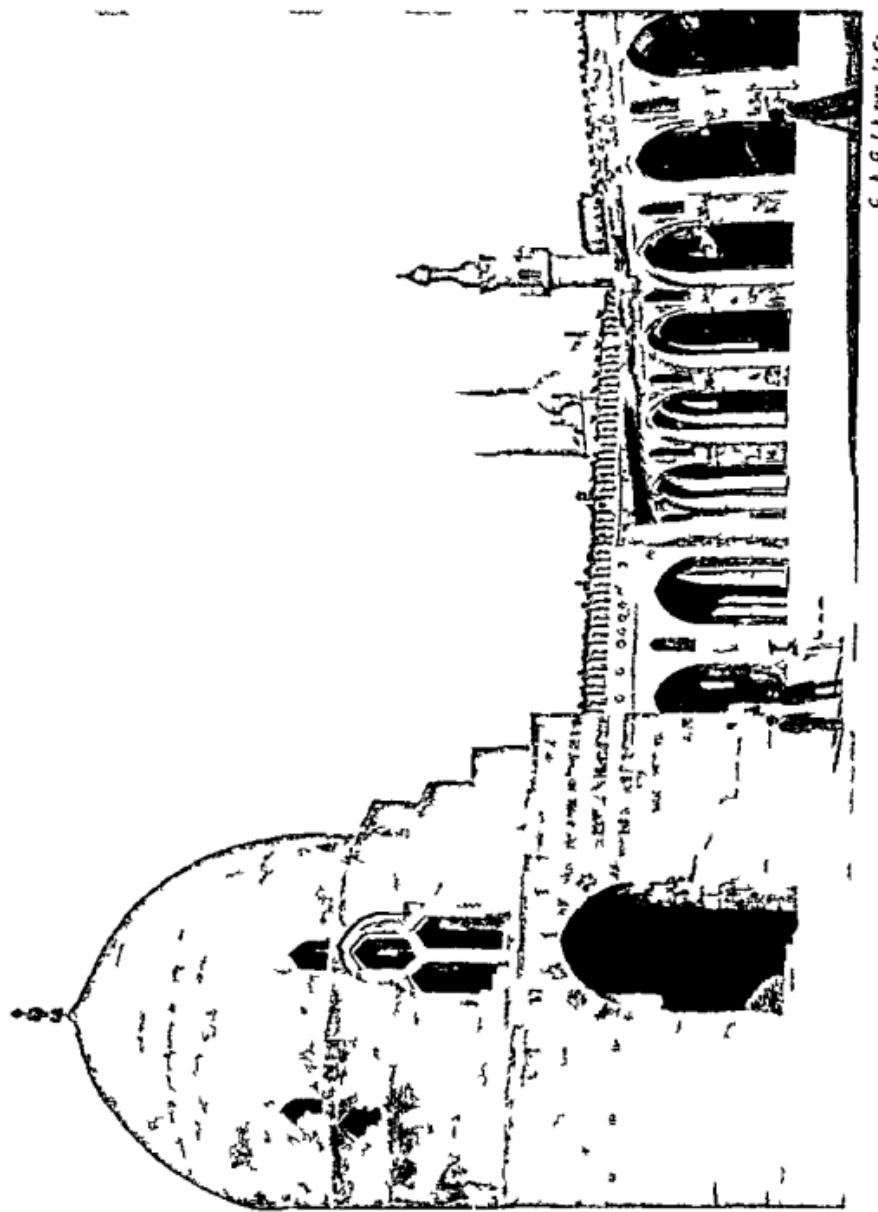
Mosquée de Kairouan : mihrab et carreaux de faïence lustrée
(fin du ix^e siècle).

Mosquée de Cordoue Intérieur (fin du VIII siècle)

Cf. à And. en Rom.



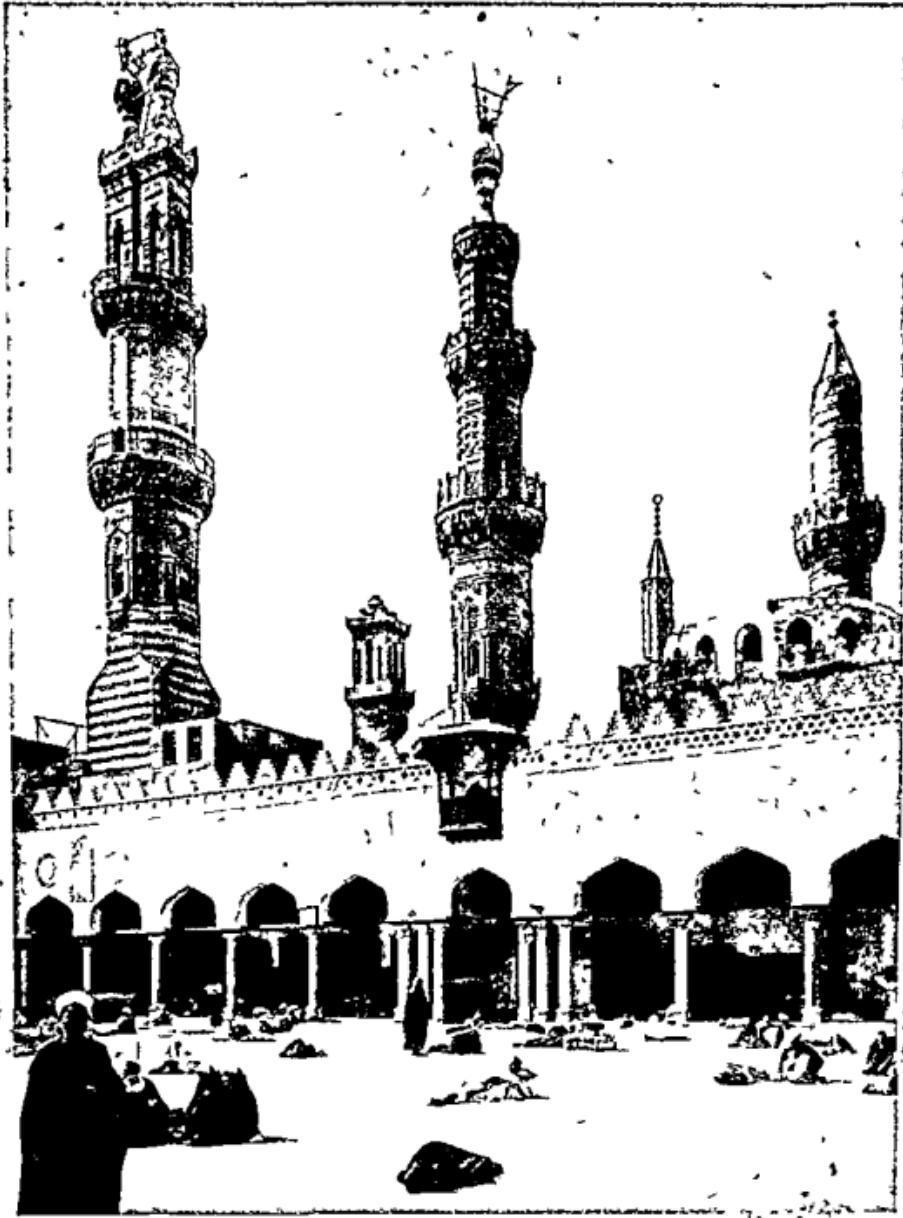
Mosquée d'Ahmed bin Toulun au Caire (879)





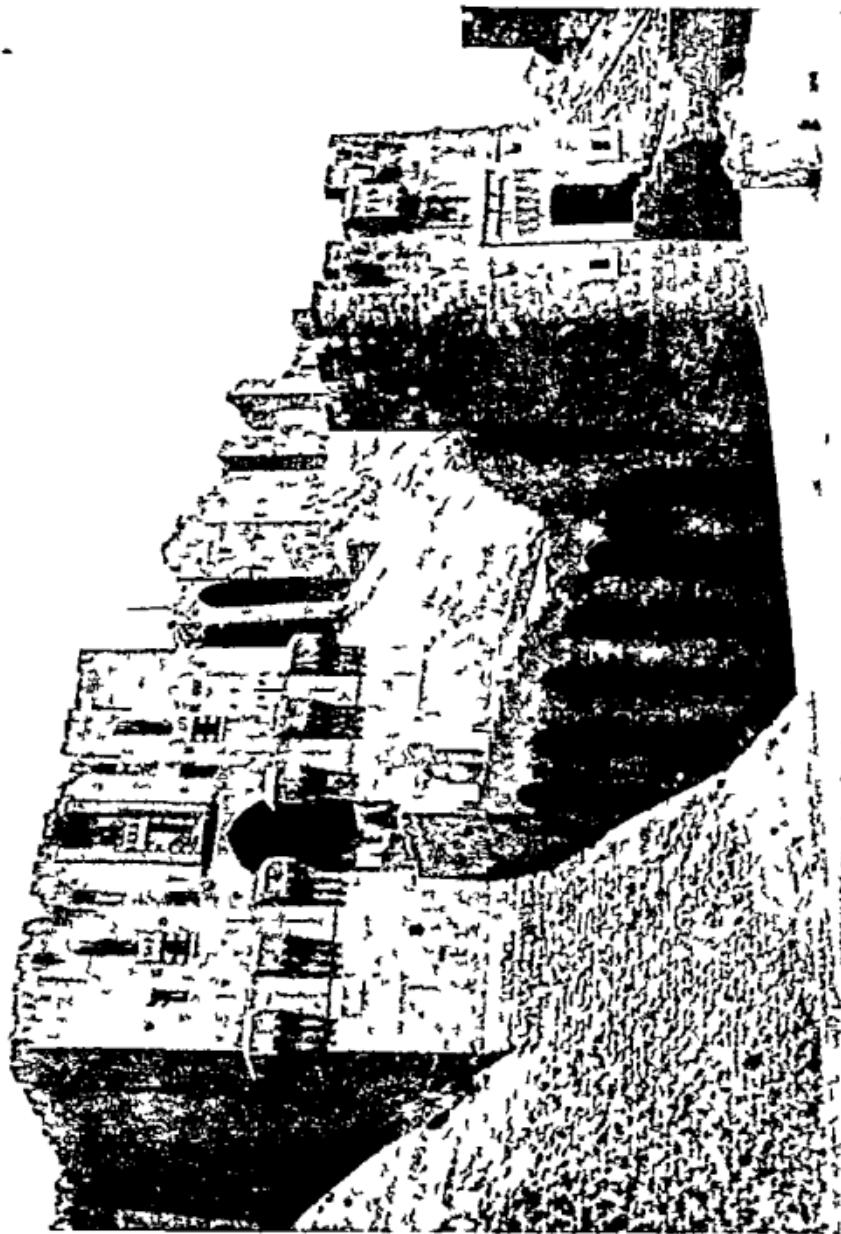
Ci-contre : la galerie du liwan

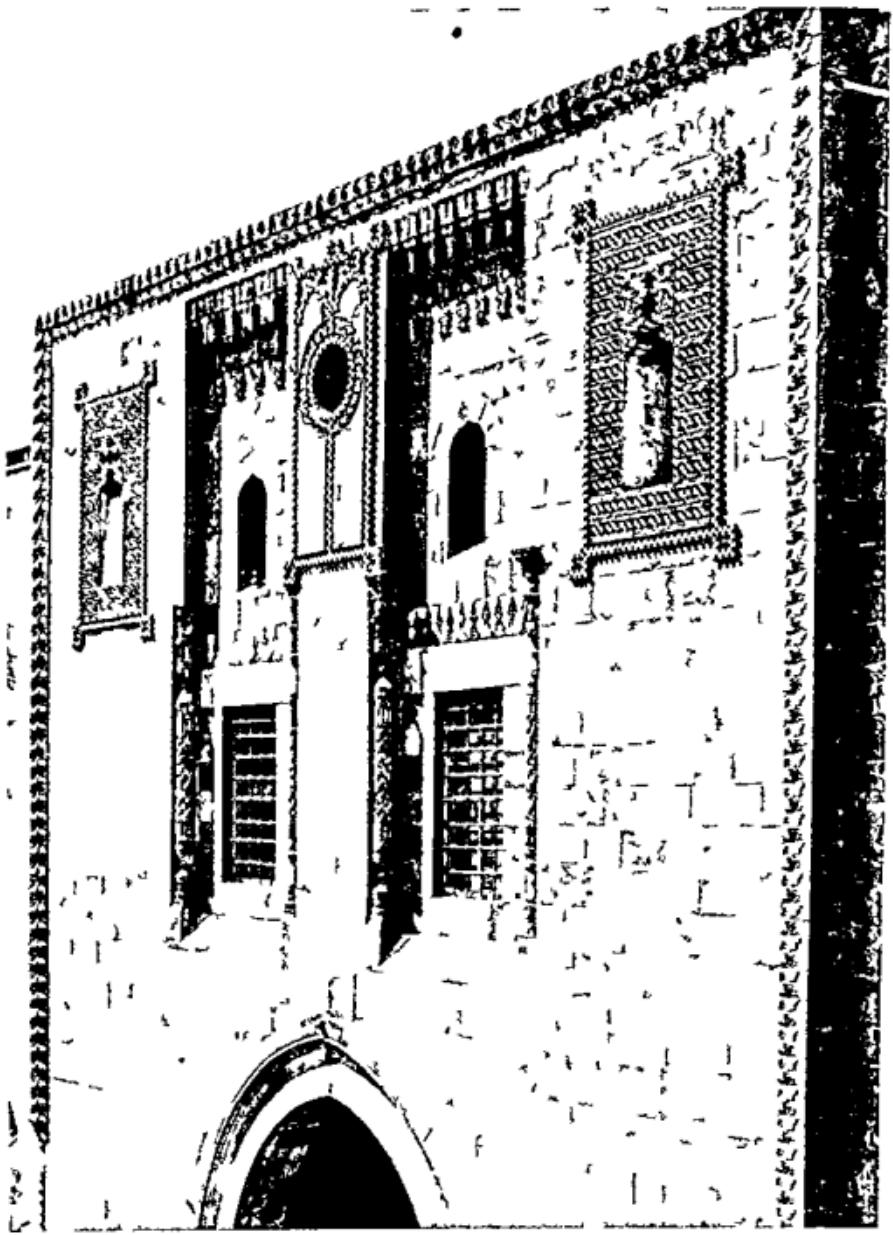
Mosquée d'Ahmad ibn Tulun, au Caire
décor en stuc (879)



Mosquée d'El Azhar, au Caire (970) et ses minarets (xvi^e siècle).

Claire Photographe Le Caire



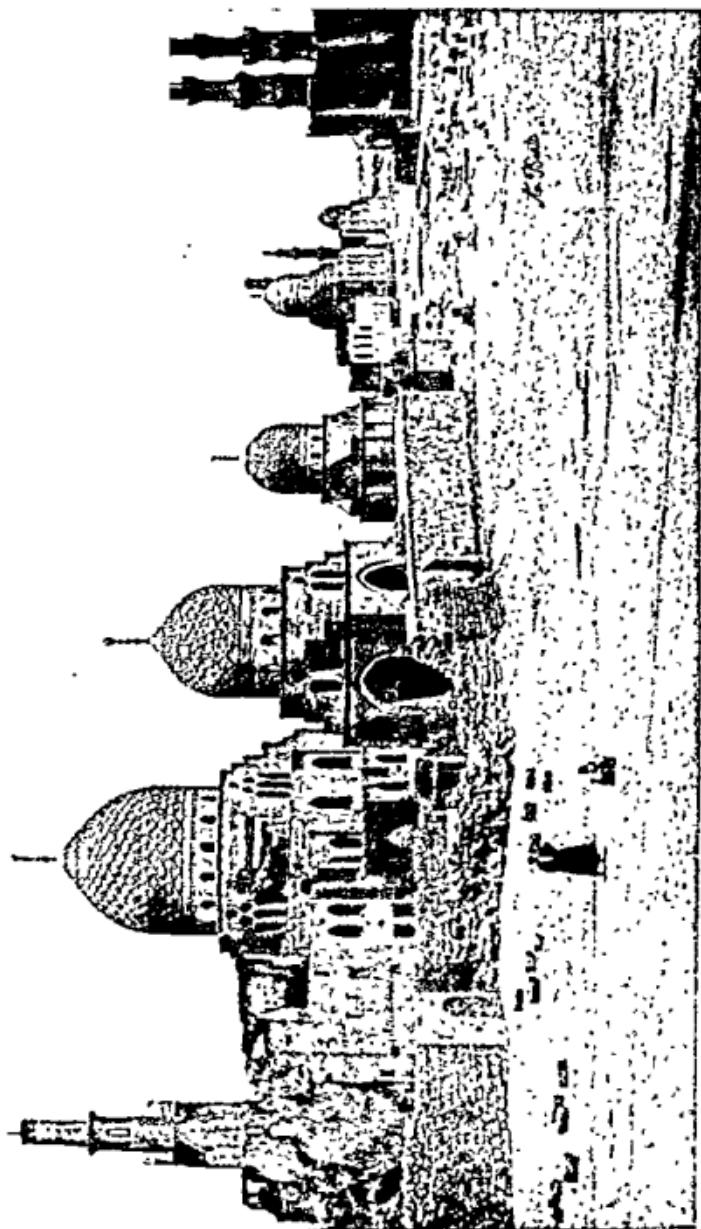


Façade du Khan Saboun, à Alep (xiii^e siècle)

Claude Tchouart

Tombeaux des Khalifés, au Caire (xv^e-xvi^e siècles).

Ch. M. Beaufort.



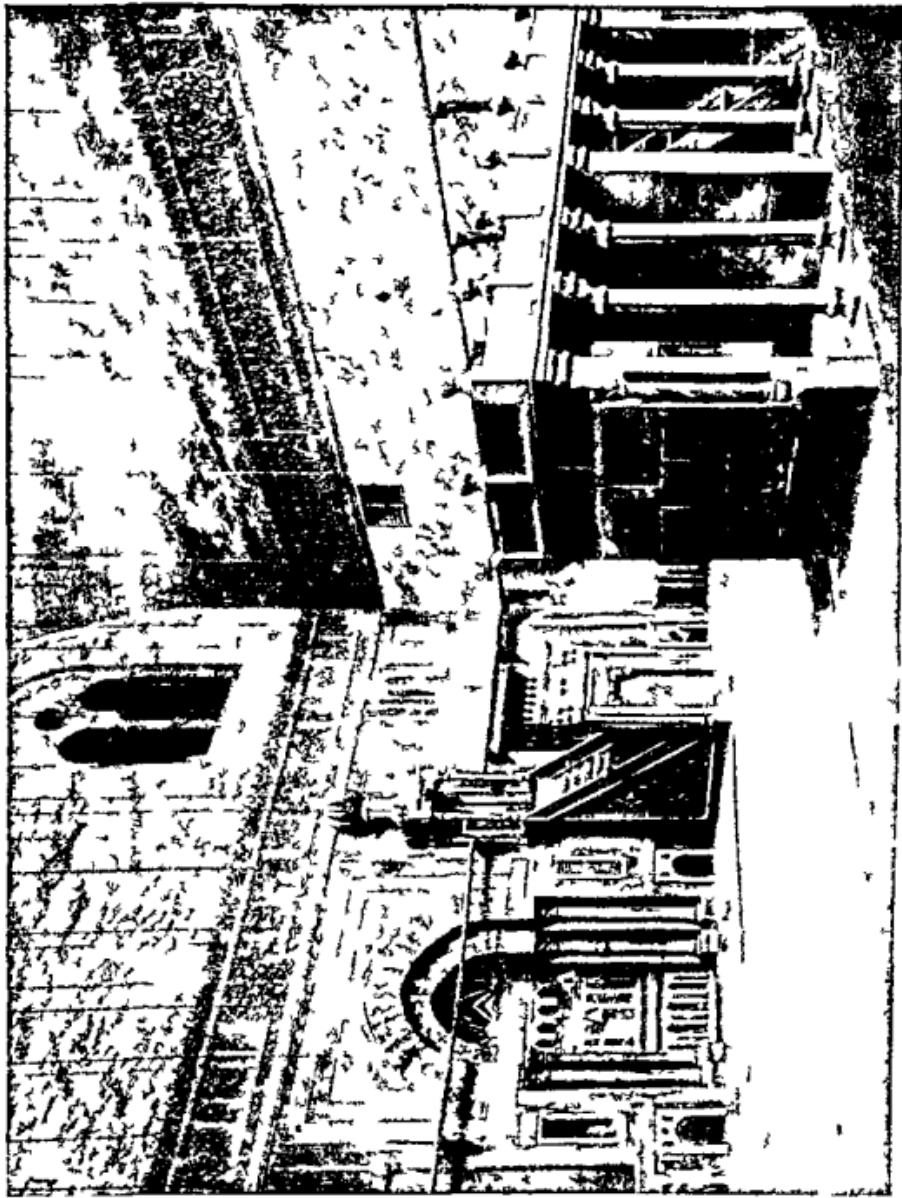


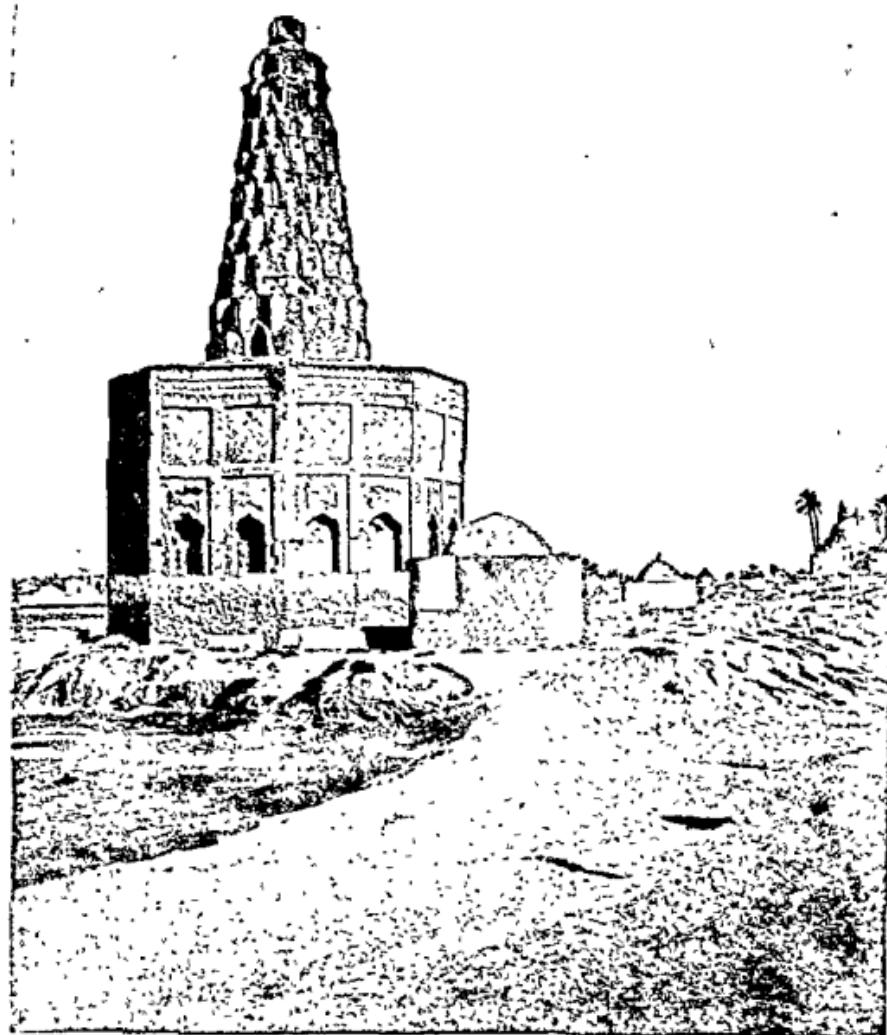
Claude Lelégoue, Le Caire

Mosquée du sultan Hassan, au Caire - portail (xix^e siècle)

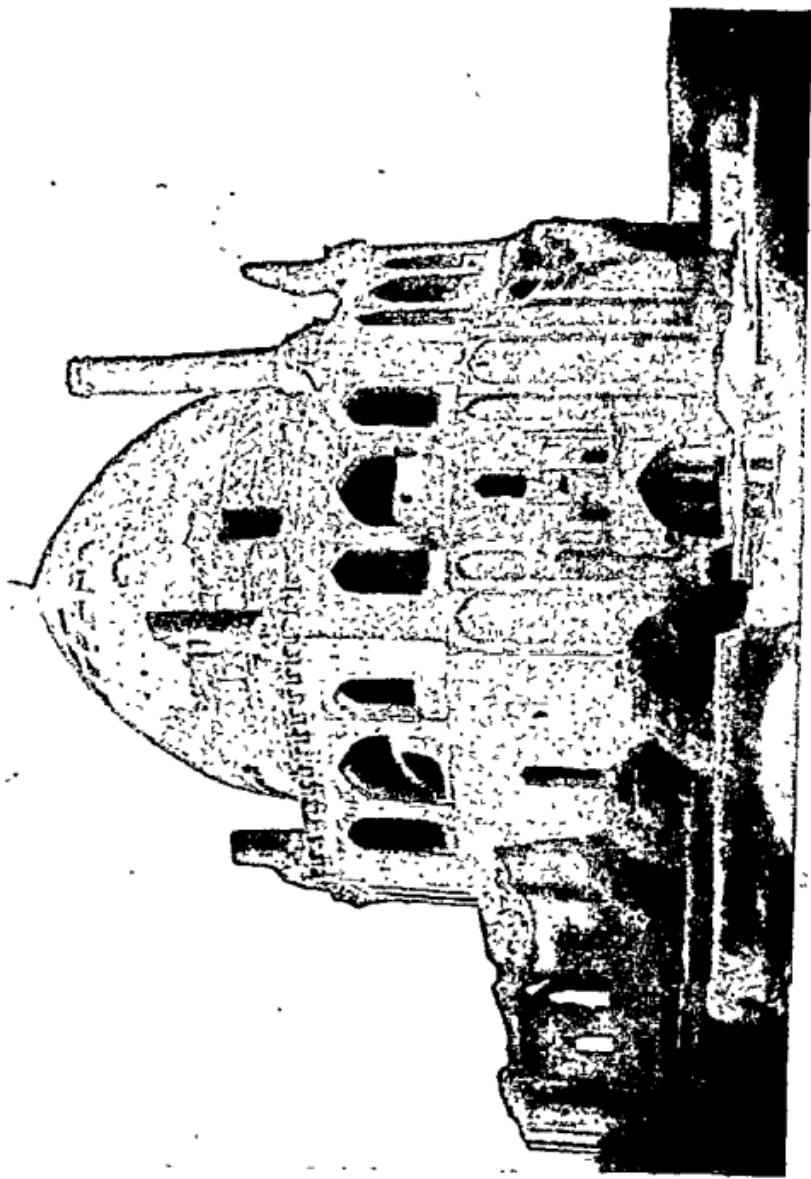
Mosquée du sultan Hassan au Caire

C 1 P 2 18 L 207





Tombeau en briques de Zobeïda, épouse d'Haroun ar Rashid,
près Bagdad (vers 834).

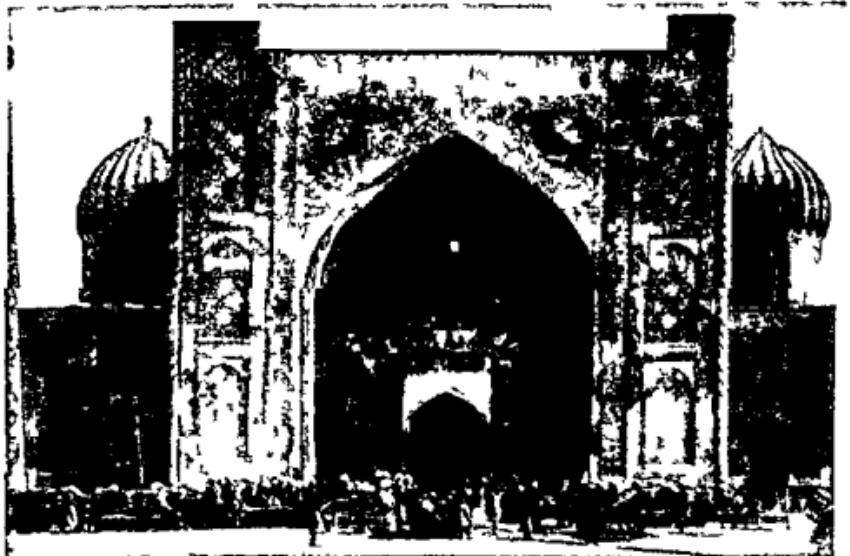


Tombeau en briques d'Oldajton Khodabendeh, prince mongol de Perse,
à Sultanieh (1320).



Claude de M. Hugo & Kraft

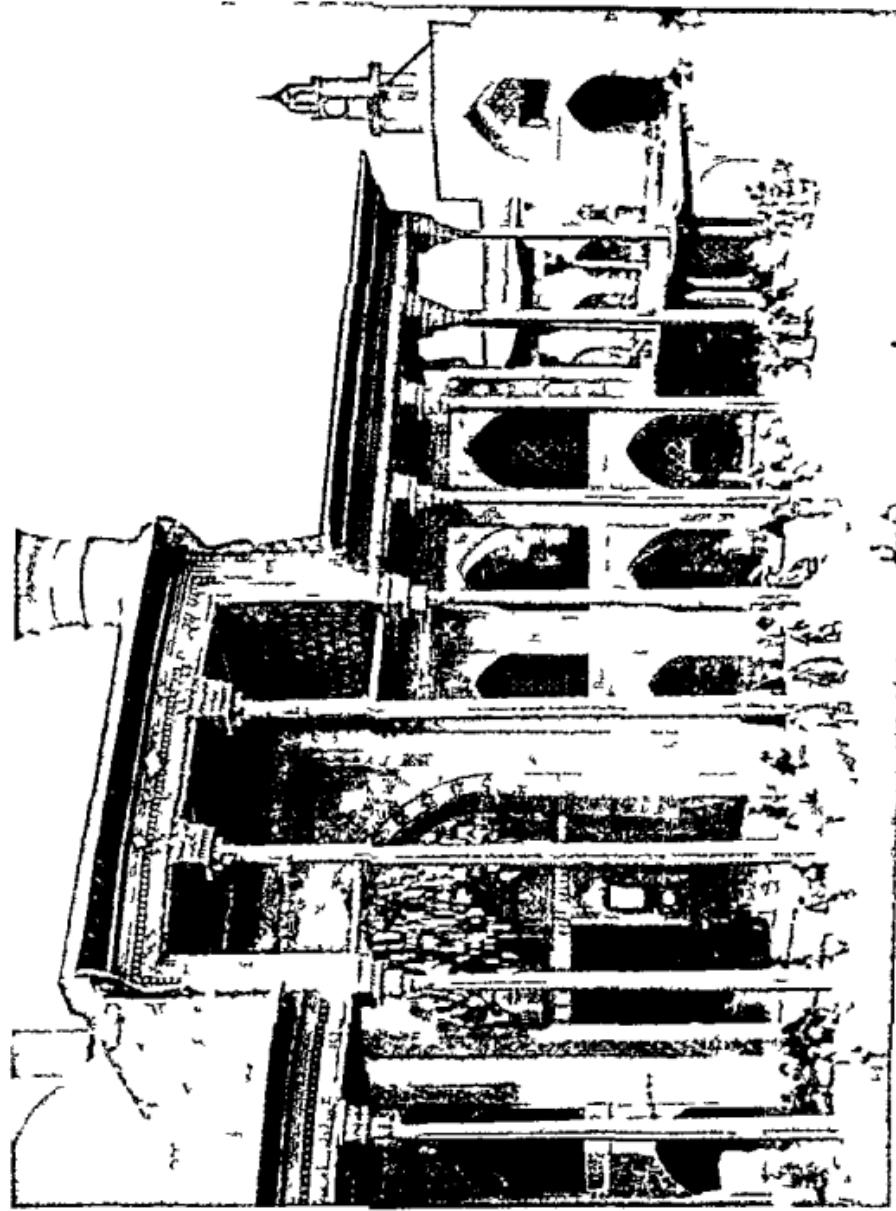
Le Gour Emir tombeau de Timour Lenk à Samarcande (1405)

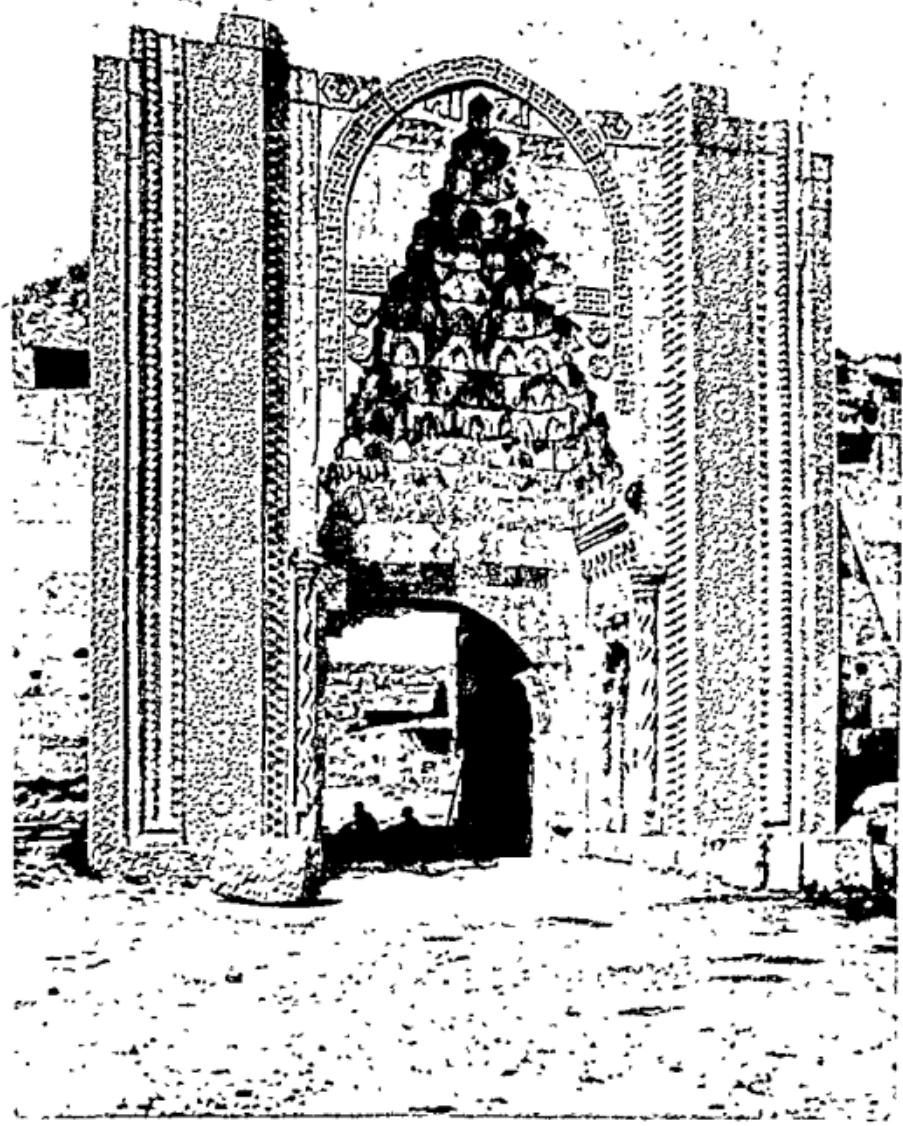


Claude de M. Hugo & Kraft

Mosquée persane de Kazemî, près Bagdad (xvi^e siècle)

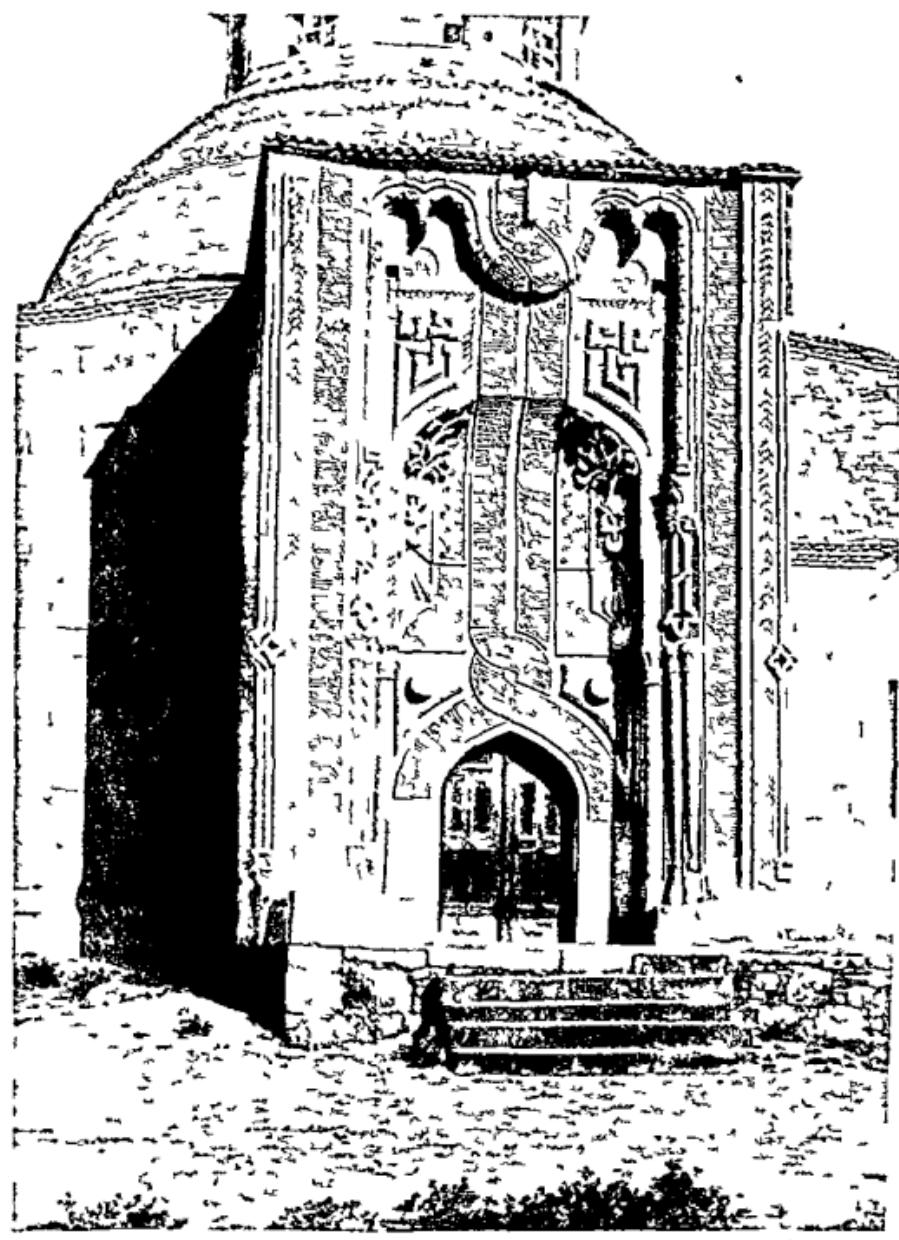
Gravé de N. A. Gobelin



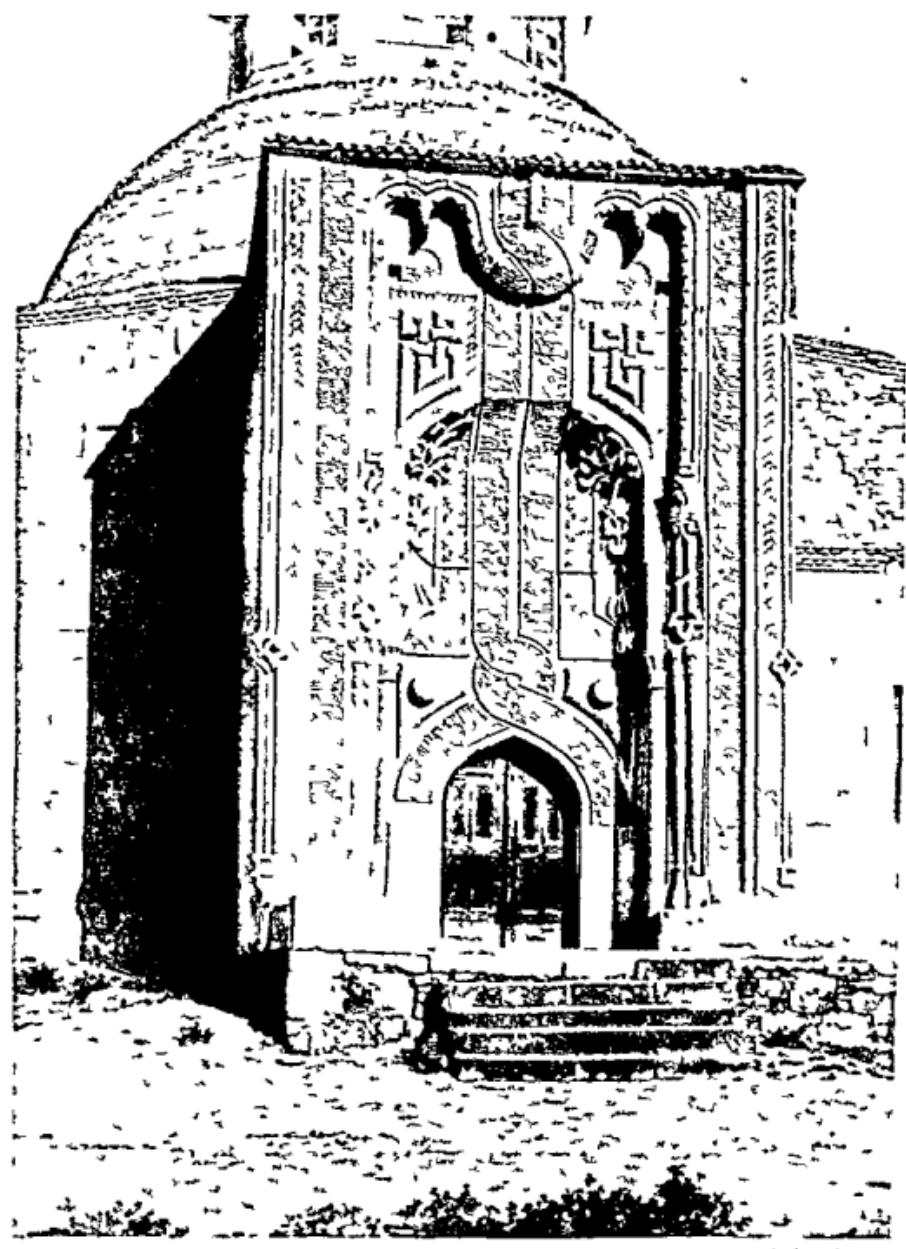


Claude Tcherny

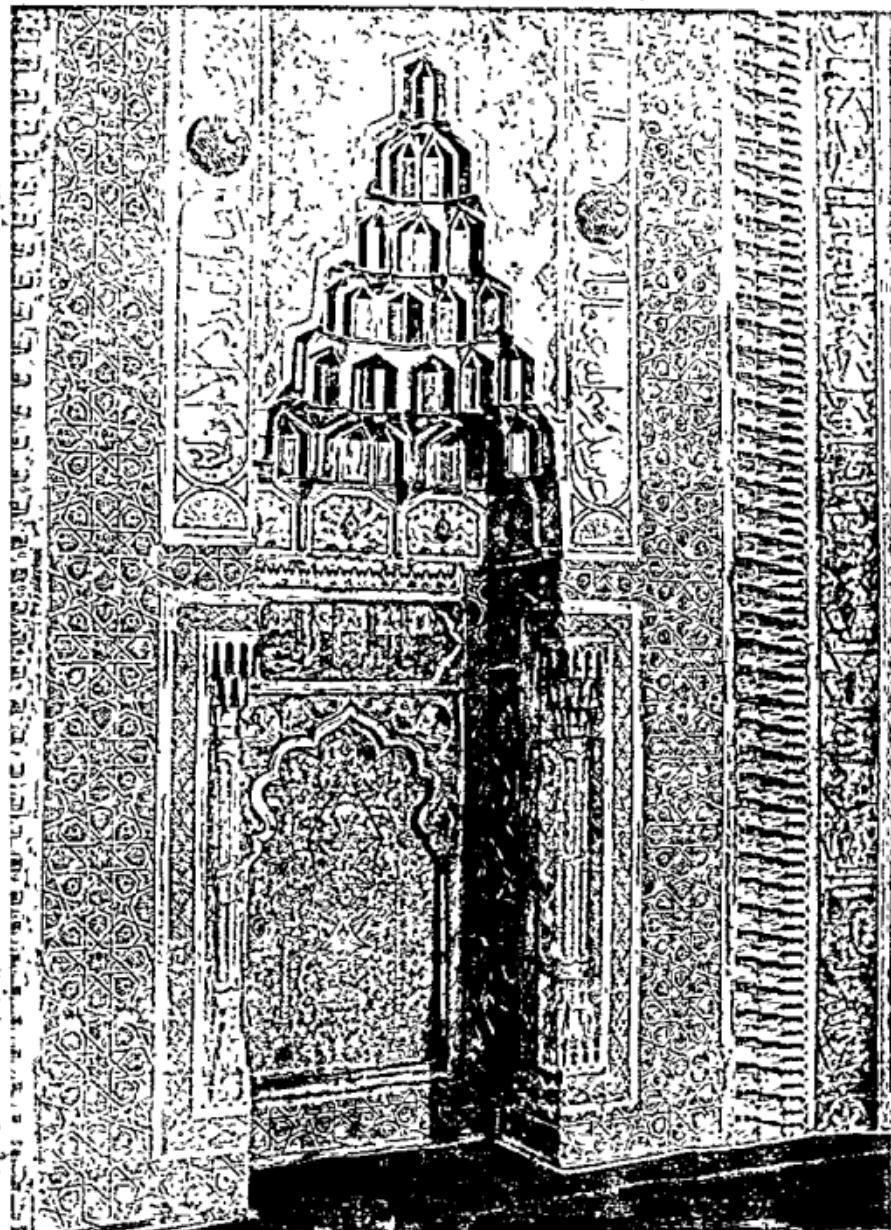
Caravanserail de Sultan Khan, près Konieh (Anatolie) : portail extérieur
(milieu du XIII^e siècle).



La madrasah Indje Minarelli, à Konya (Anatolie) (1251).



La madrasah İndje Minarelli, a Konya (Anatolie) (1251).

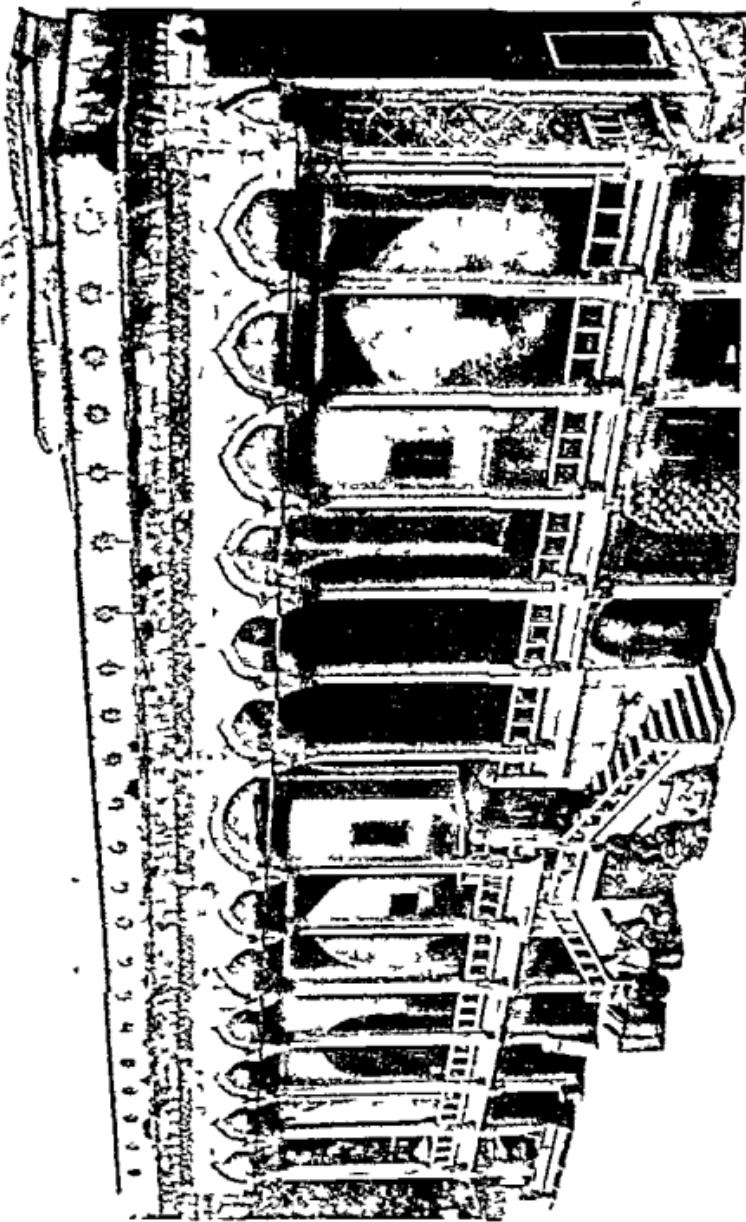


Cliche Sébah et Joaillier, Constantinople

Le Turbé vert, à Brousse (Asie Mineure) (vers 1421).

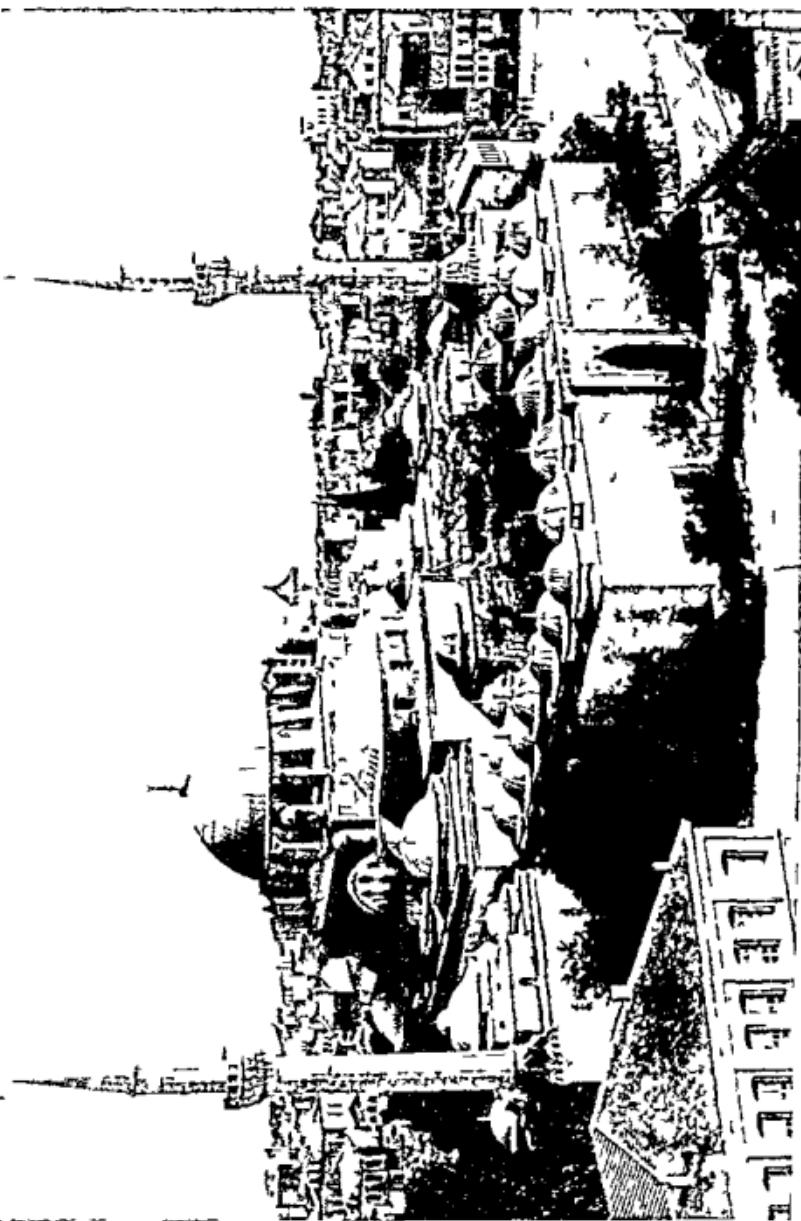
Chihil Kiosk, à Constantinople (1466-1470)

Cf. le Sébastien de l'Orfevre

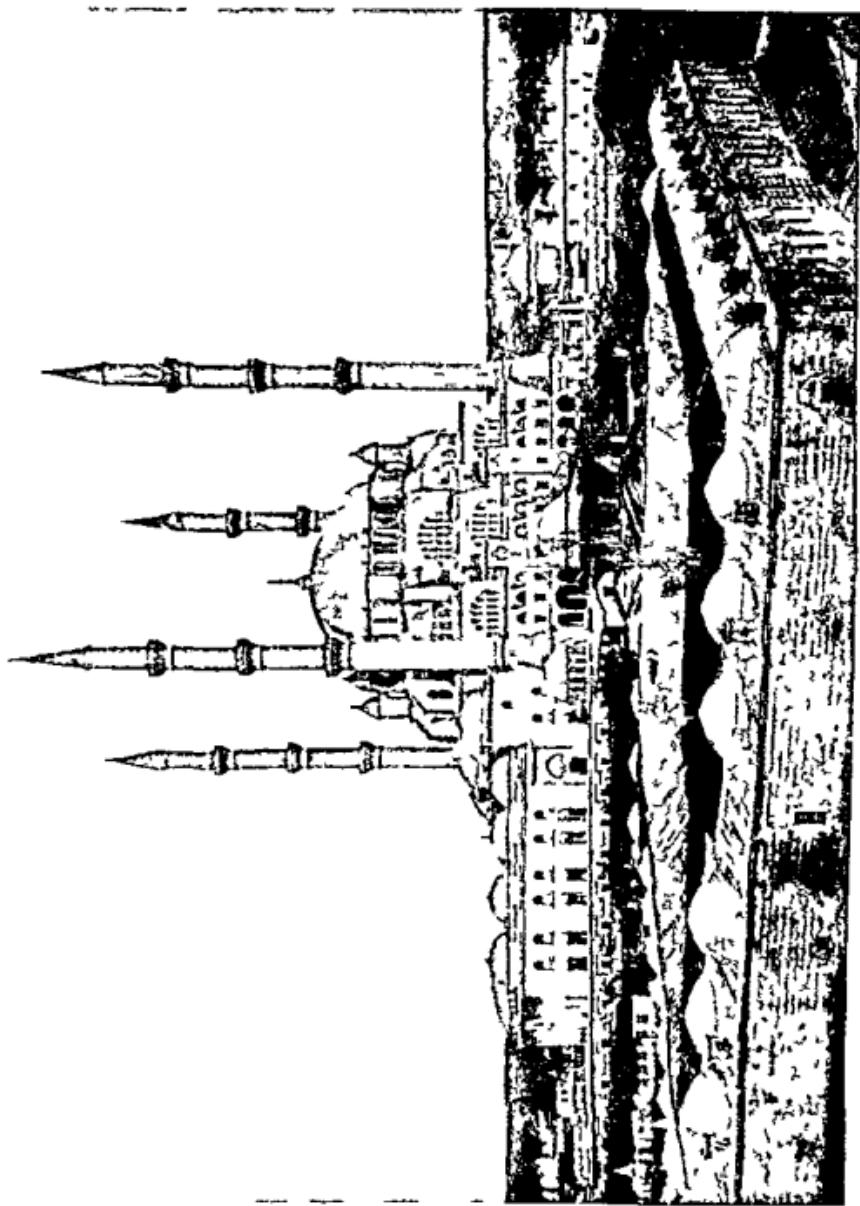


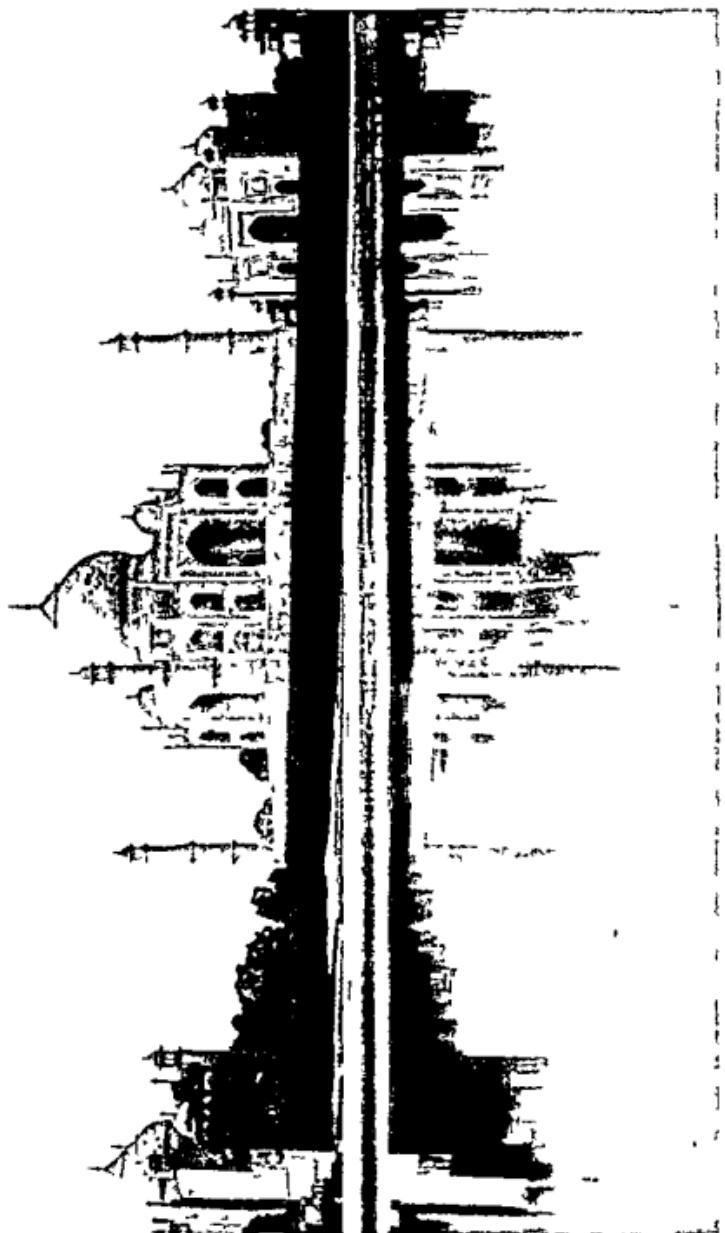
La Mosquée de Bajazet, à Constantinople (1497-1505)

Qui le Seigneur et l'Amour de Dieu et de sa



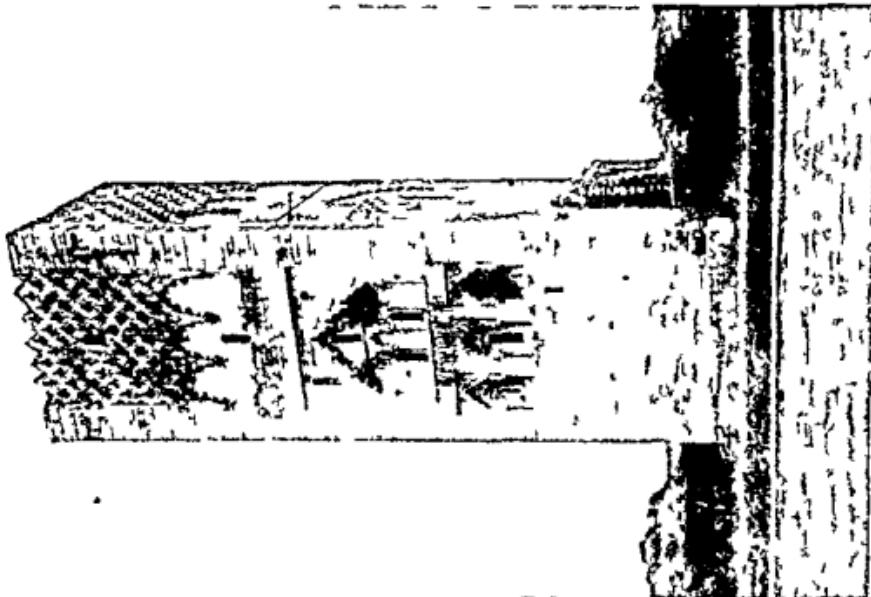
La Mosquée de Sélim I , à Andrinople (1570-1574)



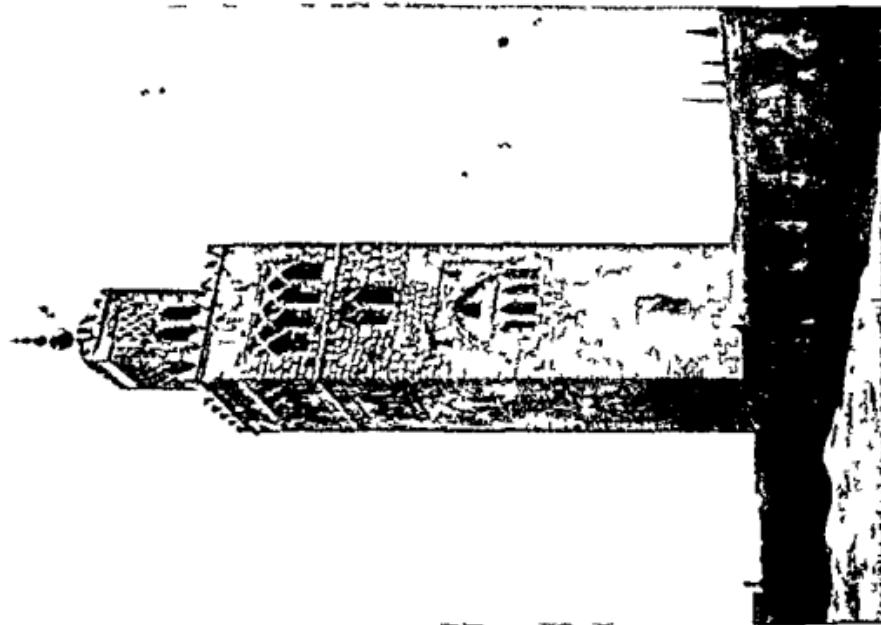


Le Tadj Mahal, à Agra (Inde)
élevé par Shah Schah à son épouse Mumtaz Mârel (1630-1647).

La Tour Hassan, à Rabat (Maroc)
(1173-1184)



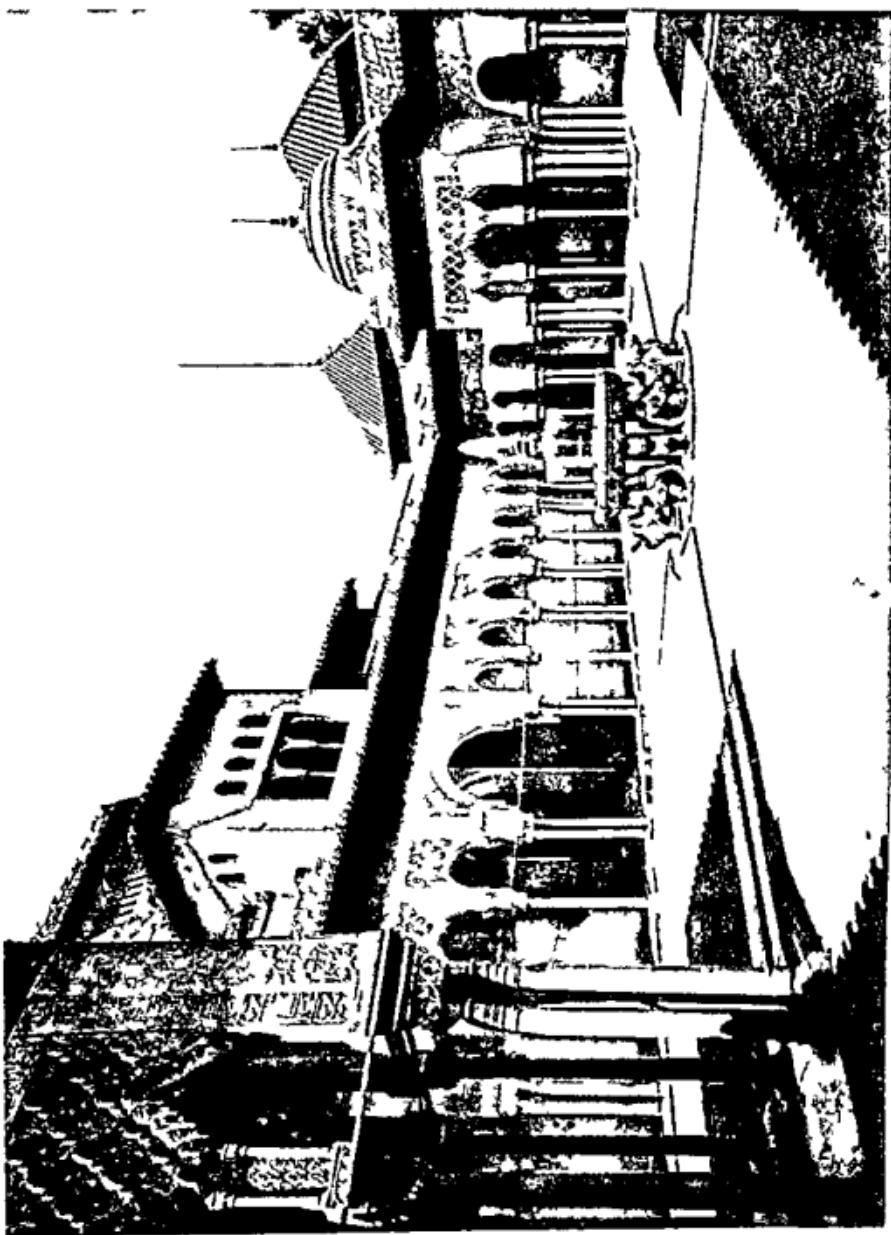
La Koutoubiah, à Marrakech (Maroc)
(1169-1184)

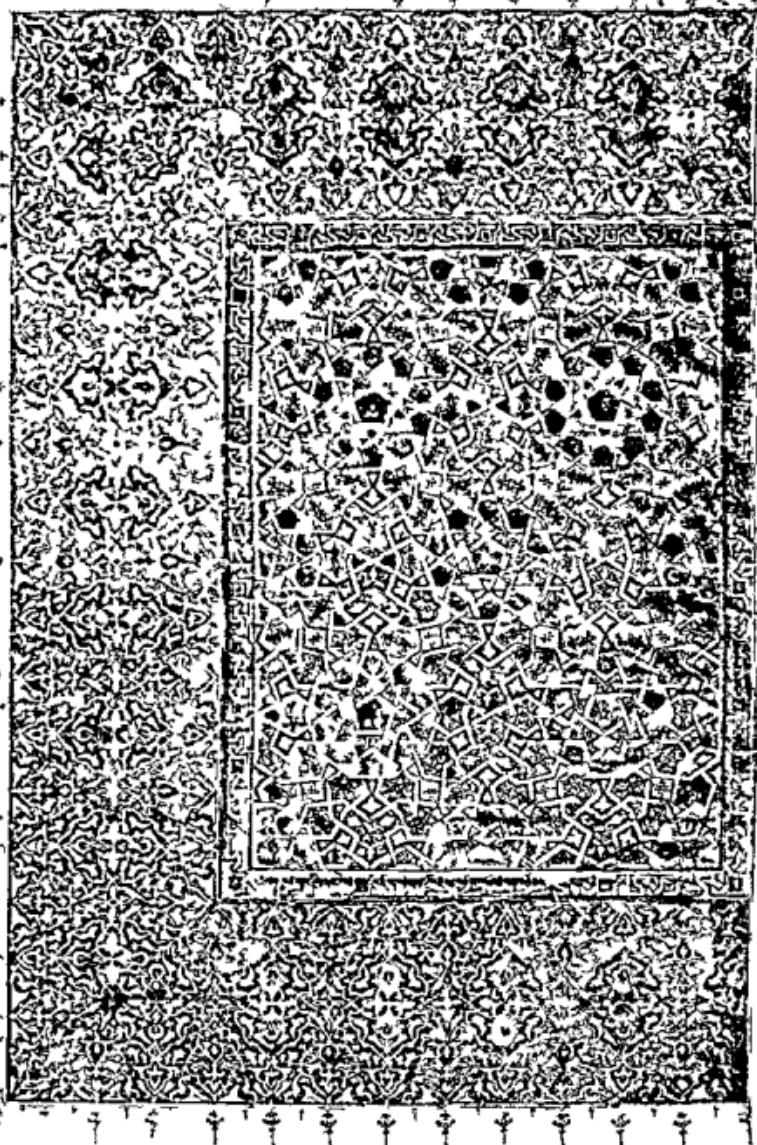


Ch. André Marrot à

L'Alhambra de Grenade cour des Lions (1354)

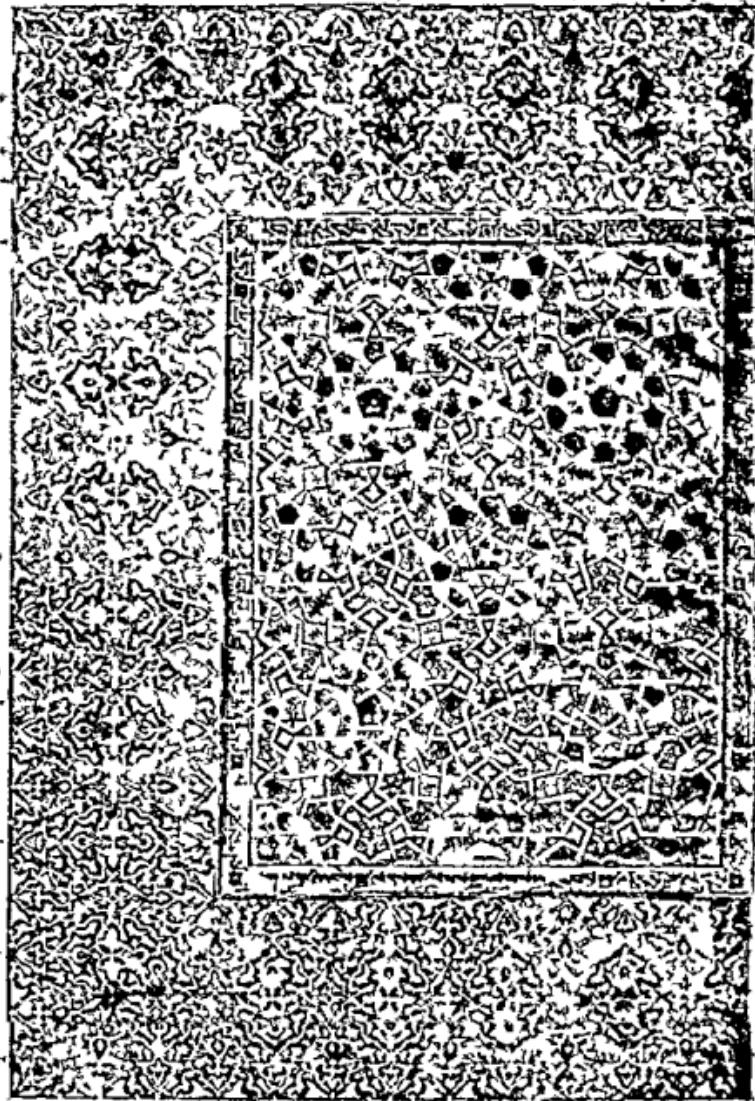
Cl. de l'Acad. des Belles





Cf. che Lévy en *Le Coran*

Enluminure d'un « Coran » du sultan Chaâban (fin du XIV^e siècle)
(Bibliothèque royale du Caire)



C. 1900. E. & G. Le Corre

Enluminure d'un « Coran » du sultan Chaâban (fin du XIV^e siècle).
(Bibliothèque royale du Caire)



Cf. le Souvenir. Pa

Miniature d'un « Makamat » (1237), art mésopotamien
(Bibliothèque Nationale de Paris, fonds Schefer).



Cf. le Souvenir. Pa

Miniature du « Divan » de Mir Ali Shir Navaï, art persan (xv^e siècle)
(Bibliothèque Nationale de Paris).



Collection Sauramps Paris

M miniature de la « Chronique » de Rashid el din art persan mongol
(début du xiv siècle)
(B bibliothèque Nationale de Paris).



© Claude Soumainard Paris

Miniature du « Bostan » de Saadi, exécutée par Behzad (1498) art persan
(Bibliothèque royale du Caire)

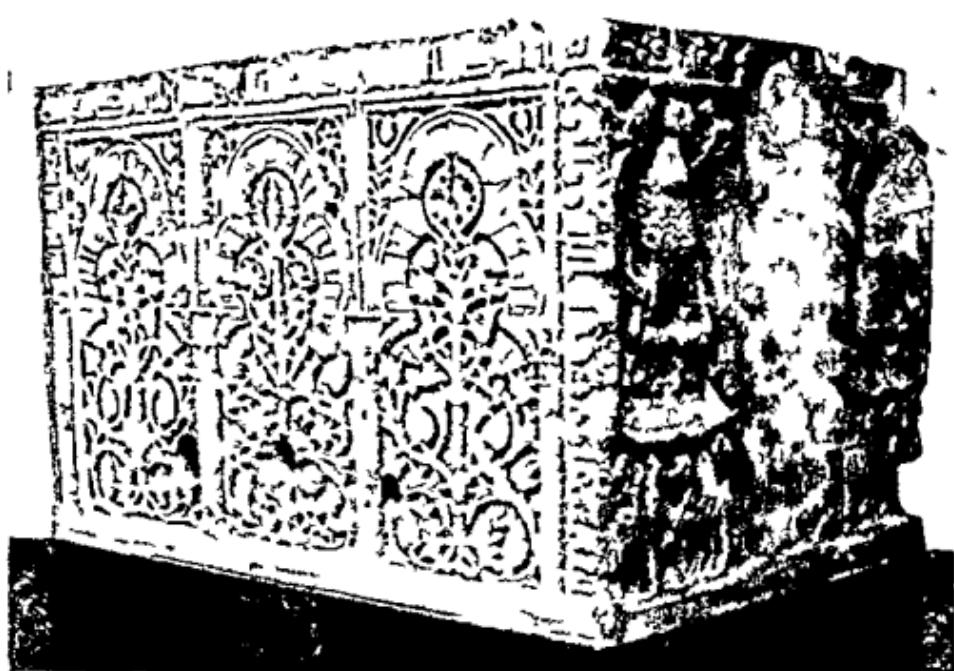


Dessin obtenu par M. Véronique M. que je vous prie de croire, en pensée
Mme de L'Isle.



Cliché à l'Archivé photographiques d'art et de la Louvre

Jehangir grand mogul de l'Inde, tenant le portrait de son père Akbar
miniature hindoue (xvii^e siècle)
(Musée du Louvre)



Cuve à ablutions en pierre (datée 988) art arabe d'Espagne

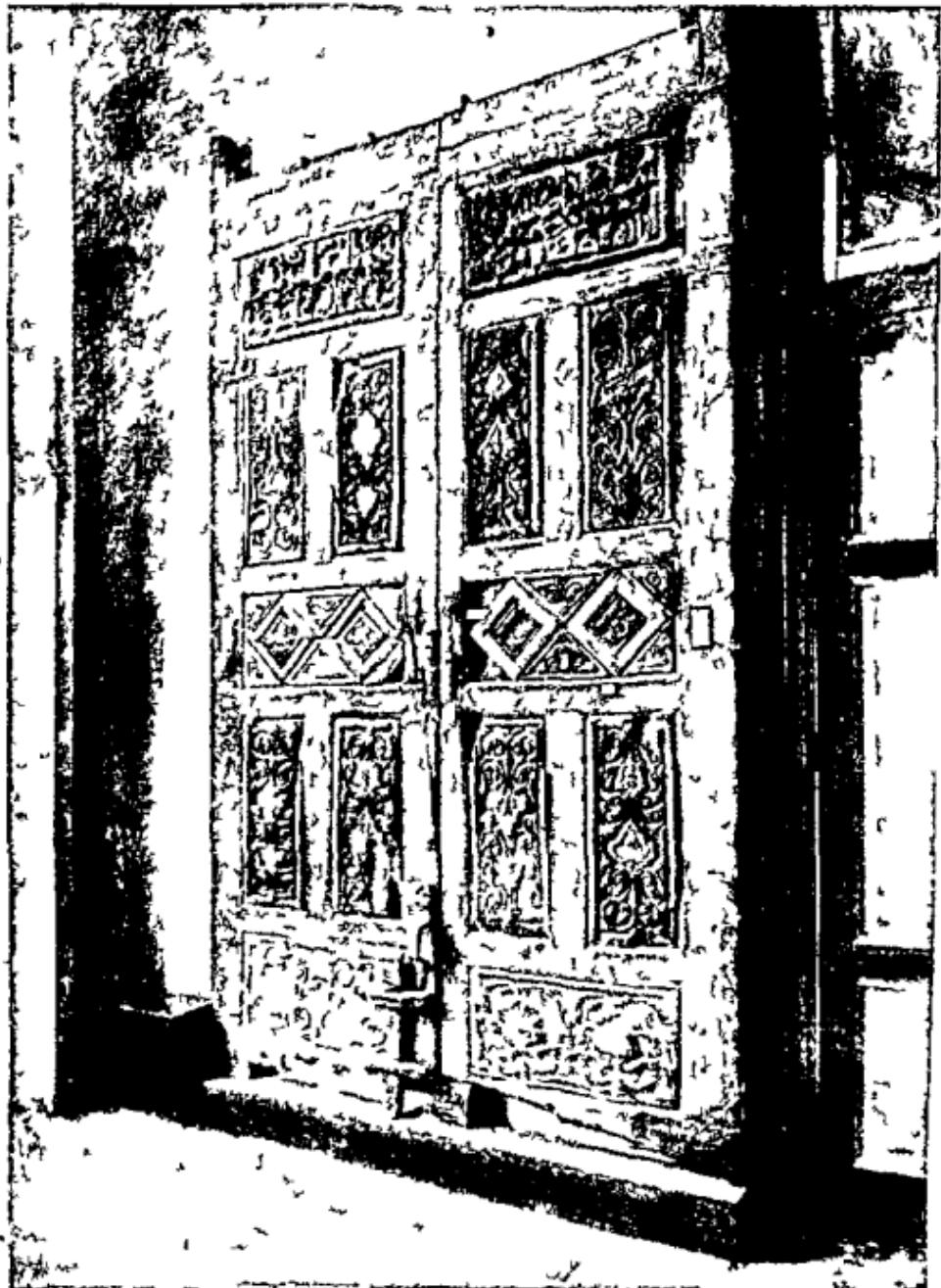
(Musée archéologique de Madrid)



Victoria and Albert Museum

Vasque en marbre de Hamah (Syrie) (datée 1278) art syrien

(Victoria and Albert Museum Londres)



Claude Lelégue / Gamma

Porte en bois de la mosquée d'al Hakim (début du xi siècle)
art arabe du Caire
(Musée arabe du Caire).

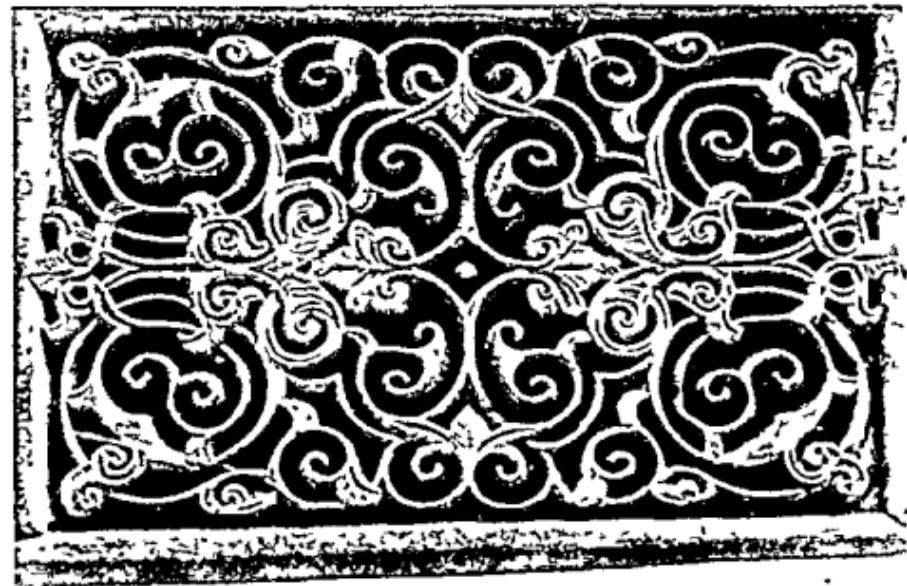
Cité de l'Industrie, Paris

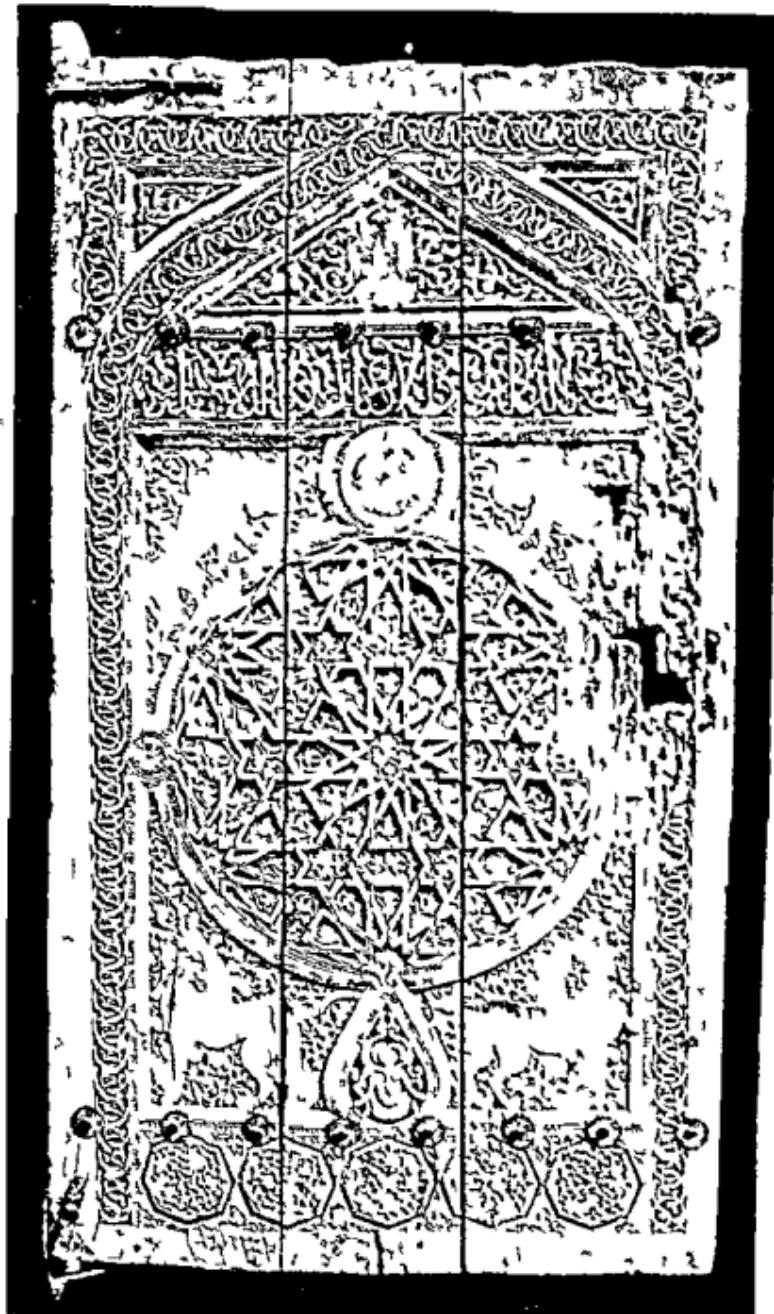


Cité du Monde, Paris



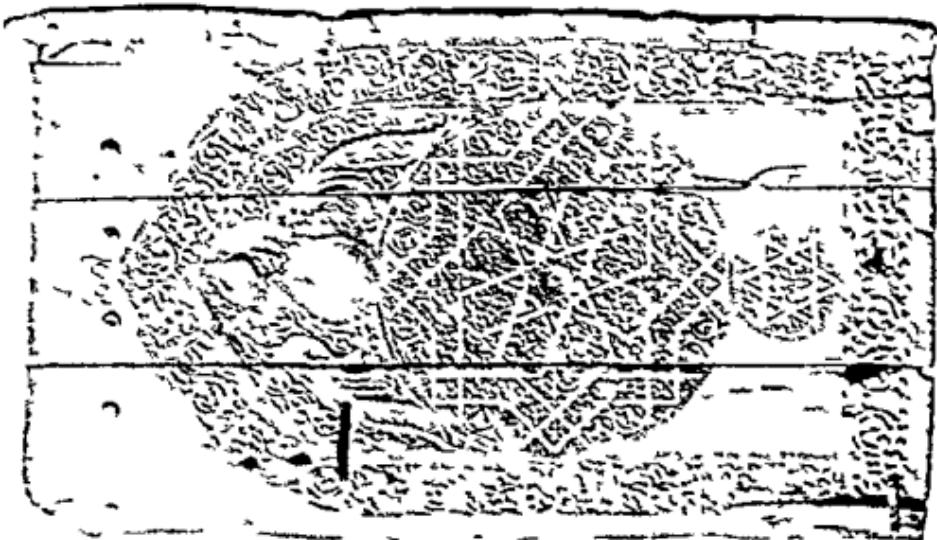
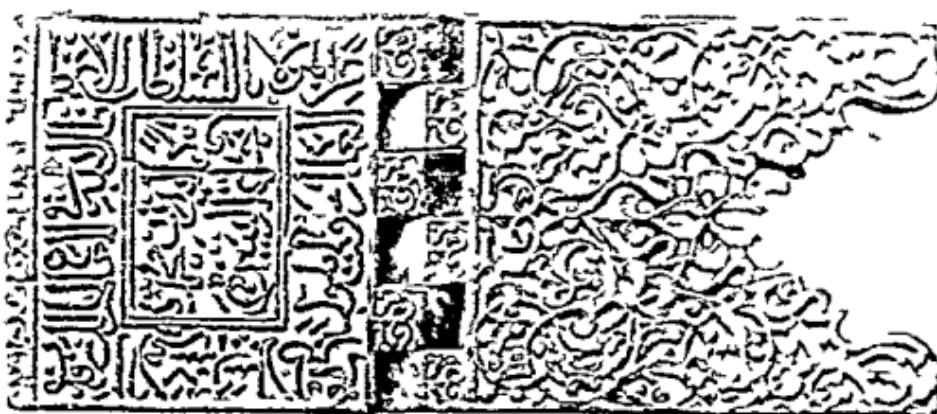
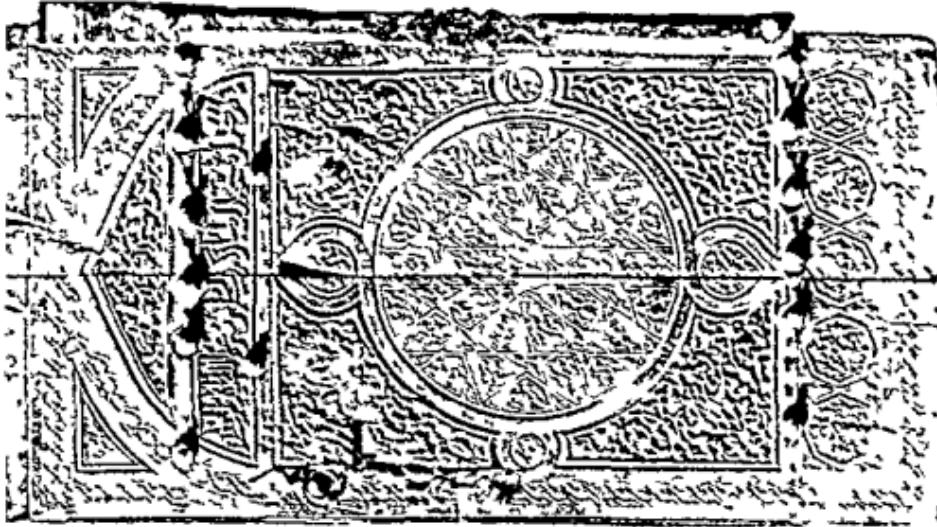
Cité de l'Industrie, Le Caire





Cliche Schah et Jaurier. Constant négis

Porte en bois, art seldjouk (xiii^e siècle)
(Musée de Constantinople)

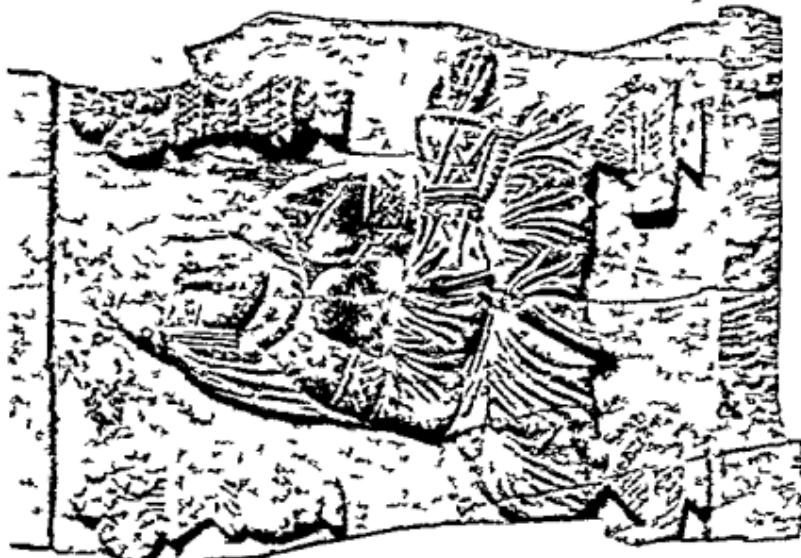




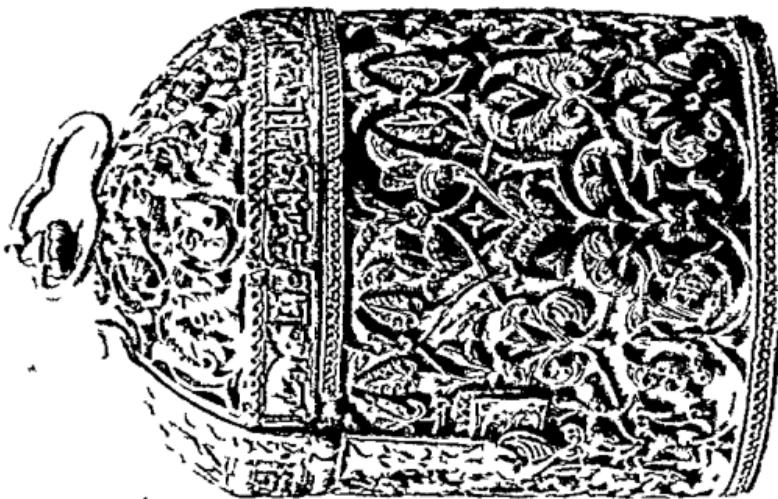
Plaques de coffrets en ivoire, art fatimide d'Égypte (xi^e siècle)
(Collection Carrand Musée du Bargello Florence)

Plaque en ivoire (face et revers) art mésopotamien ou persan (avant le XIII siècle)

Musée du Louvre



Boîte en ivoire (X^e siècle),
art hispano-moresque
(Trésor d'église espagnole).



Boîte en ivoire au nom d'Al Mugirat,
fils d'Abd er Rahman III, khalife de Cordoue,
(datée 968), art hispano-moresque
(Musée du Louvre)

Ch. G. Graden Paris





Coffret en ivoire, au nom d'Abd al Malik ben al Mansour (daté 1005), art hispano-moresque.
(Cathédrale de Pamplone).



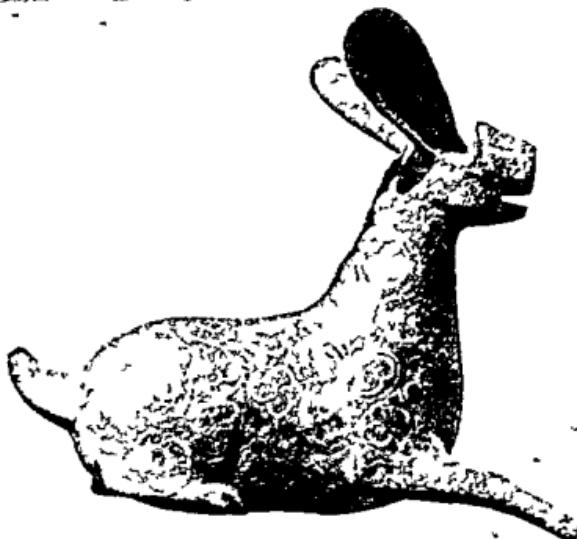
Cliché A. Guérin

Griffon en bronze, art fatimide (xi^e siècle)
(Campo Santo de Pise)



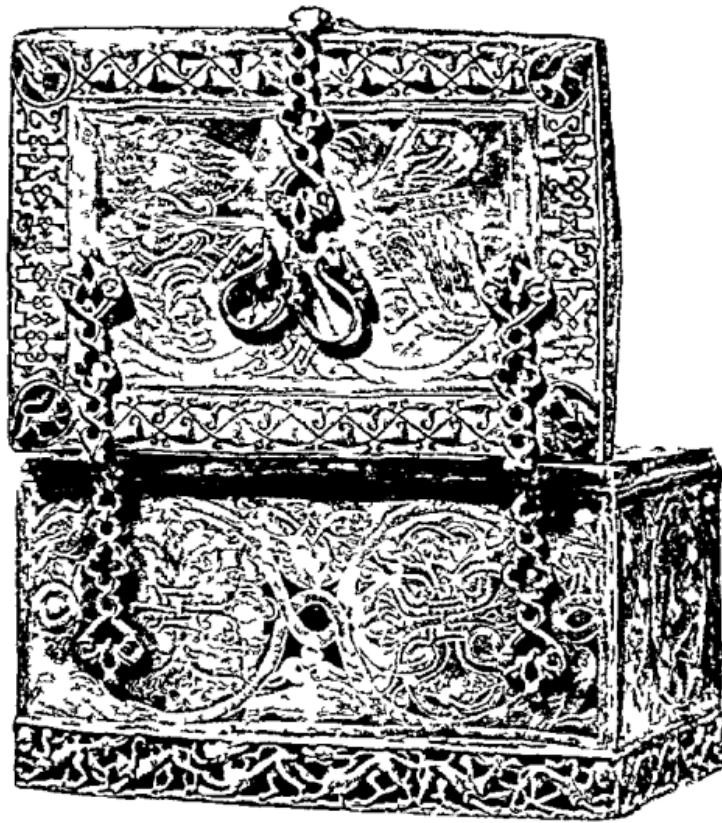
Claude de Musé du Bargello.

Cheval en bronze, pièce de fontaine art fatimide, xi siècle
Collection Carrand (Musée du Bargello Florence).



Claude Brode Bruxelles

Lion en bronze, pièce de fontaine, art fatimide (xi siècle)
(Collection S. Octet Bruxelles).



Coffret en argent gravé et niellé art mésopotamien (xi-xii siècles)
(Trésor de Sa et Marc Vassé).



Cf. Ar. D. salman. Monsh.

A gu ère en argent repoussé art persan (xii-xiii s ècles)
(Kaser Friedrich Museum Berl n).



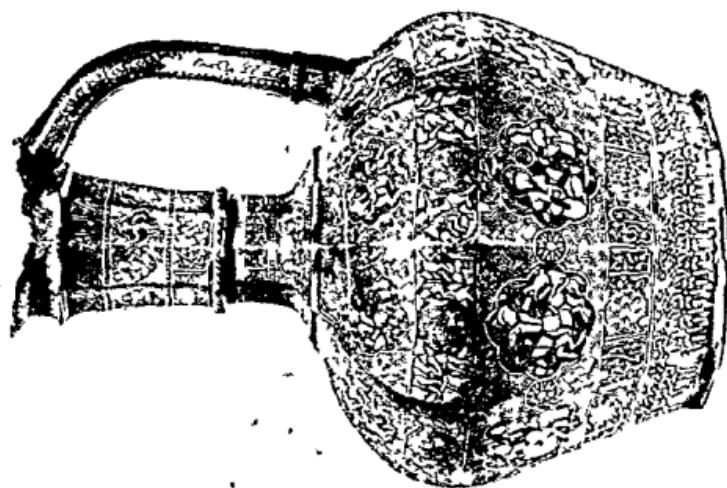
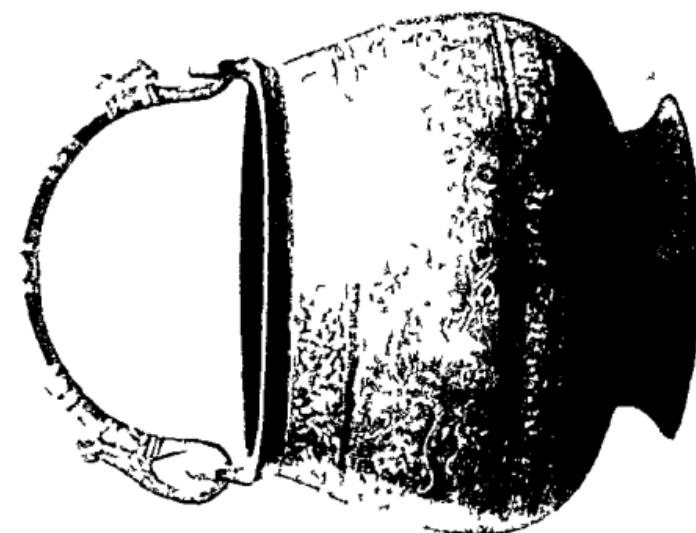
Claude Brachmann - Nasur

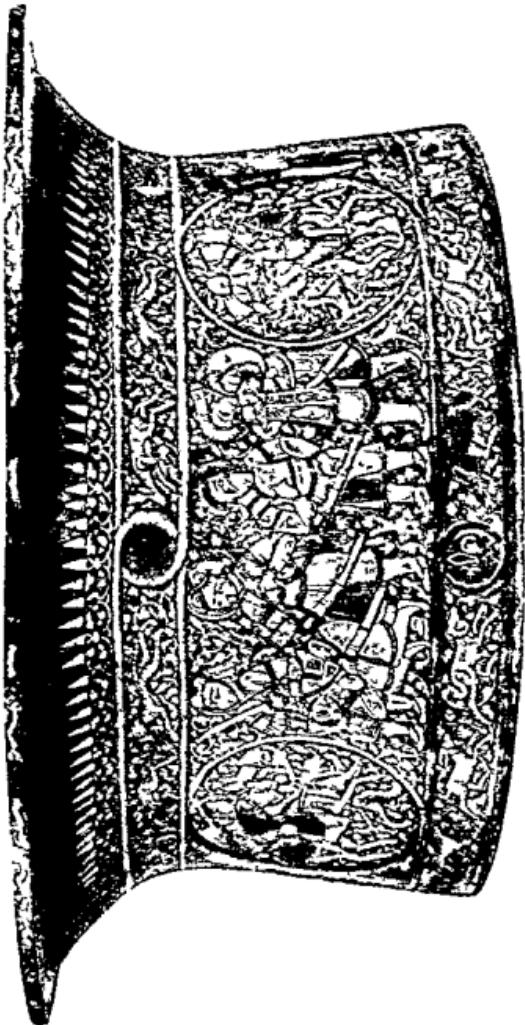
Bassin en cuivre et émaux champlevés, au nom d'un prince ortokide
d'Amida (Diarbekir), art mésopotamien (milieu du XII^e siècle)

«Musée Ferdinandum, Innsbruck»

Aiguiette en cuivre incrusté d'argent
(datée 1232), Mossoul
(British Museum Londres) 9

Chaudron en cuivre gravé, art persan (XII^e siècle)
(Collection A. Curtius, Paris)





Cf. M. Heuzé, Paris

Grand bassin en cuivre incrusté d'argent, dit « Baustière de saint Louis ». Massoult (viii^e siècle)

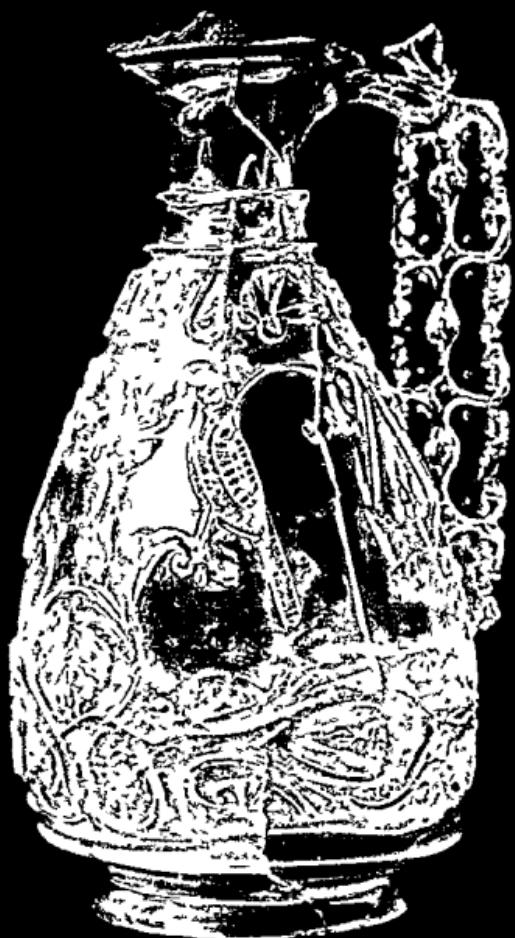


Chaise à la grecque. Le Caire

Kursi en cuivre incrusté d'argent, exécuté pour le sultan Malik en Nassir
du Caire (daté 1327)
(Musée arabe du Caire)



Casque en fer incrusté d'argent - art syro-turc (xiv^e ou xv^e siècle)
(Collection du baron Nathan et de Rothschild V eune).



Cliché A. Marquet

Aiguier en cristal de roche provenant du trésor de l'abbaye de Saint-Denis,
art fatimide du Caire (xi^e siècle)
(Musée du Louvre)



Musée du Louvre S. 272

Lampe de mosquée en verre émaillé art syro-égyptien (XIV^e-XV^e siècles)

Musée Stéglitz Berlin



Ci-dessus : Coupe en verre émaillé - art syro-égyptien (début du XIV^e siècle).
Metropolitan Museum, New York.

Coupe en verre émaillé - art syro-égyptien (début du XIV^e siècle)
Metropolitan Museum, New York.



Cliché à l'Archiv. photo graphiques du Louvre - 1473 - n° 10

Vase en faience à décor en relief, couverte blanche,
art persan (xi^e siècle)
(Musée du Louvre).



Claude et André photographie d'art et de luxe

Bassin en faïence à décor gravé d'un lion art persan (ix^e ou x^e siècle)
(Musée du Louvre)



Claude et André photographie d'art et de luxe

Coupe en faïence à décor iustré, art persan de Rhages
(x^e ou xi^e siècle)
(Musée du Louvre)



Claude et M. Engel-Gros

Coupe en faïence à décor polychrome,
art persan de Rhagès (xiii^e siècle)
(Ancienne coll. son Engel Gros).



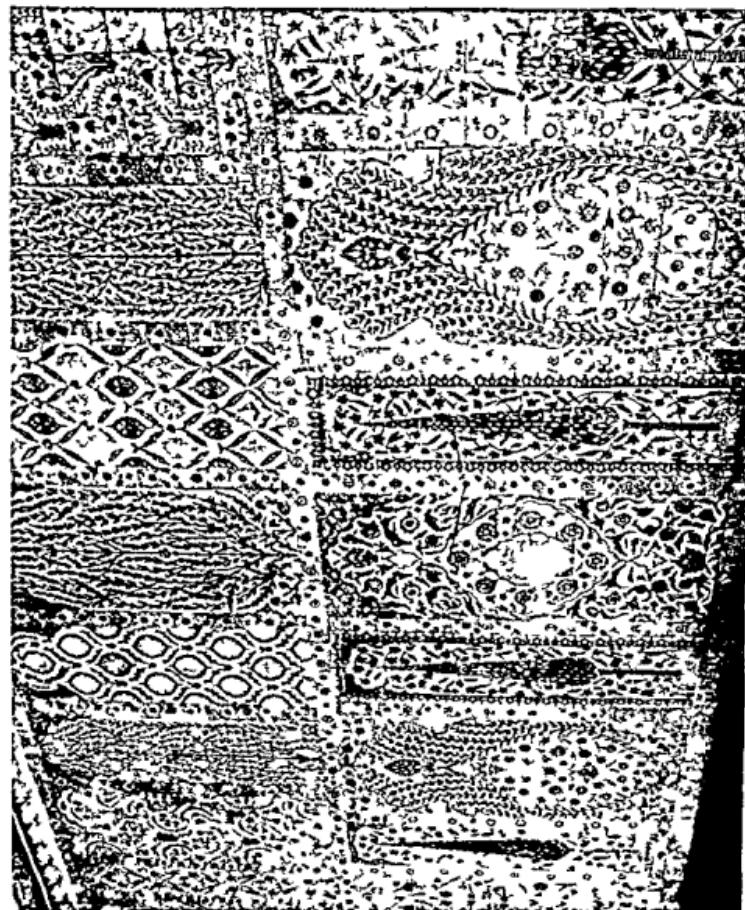
Cliché du Dr Fouquet

Vase en faïence à décor lustré, art fatimide du Caire (xi^e siècle).
(Ancienne collection du Dr Fouquet) .



Collection du Musée de l'Ermitage.

Vase en faïence à décor en relief lustré, art persan (xiv^e siècle).
(Musée de l'Ermitage, Petrograd)



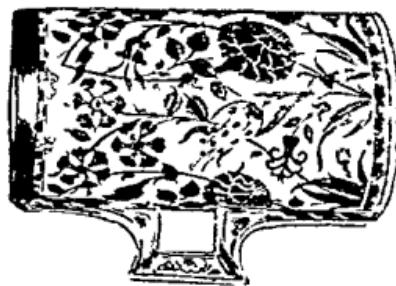
Cf. A. S. Salter, *Con. and a. p.*

Revêtement céramique à la mosquée du sultan Achmed, à Constantinople
(début du XVII^e siècle)



Plat en faïence de Damas (xvi^e siècle)
(Collection de M. Raymond Kachlin Paris)

Cf. Ms. A. No. 16



Chope en faïence d'Asie Mineure
(xvi^e siècle)
(Musée du Louvre)

Cf. Ms. A. No. 16



Plat en faïence de Damas (xvi^e siècle)
(Musée du Louvre)

Cf. Ms. A. No. 16



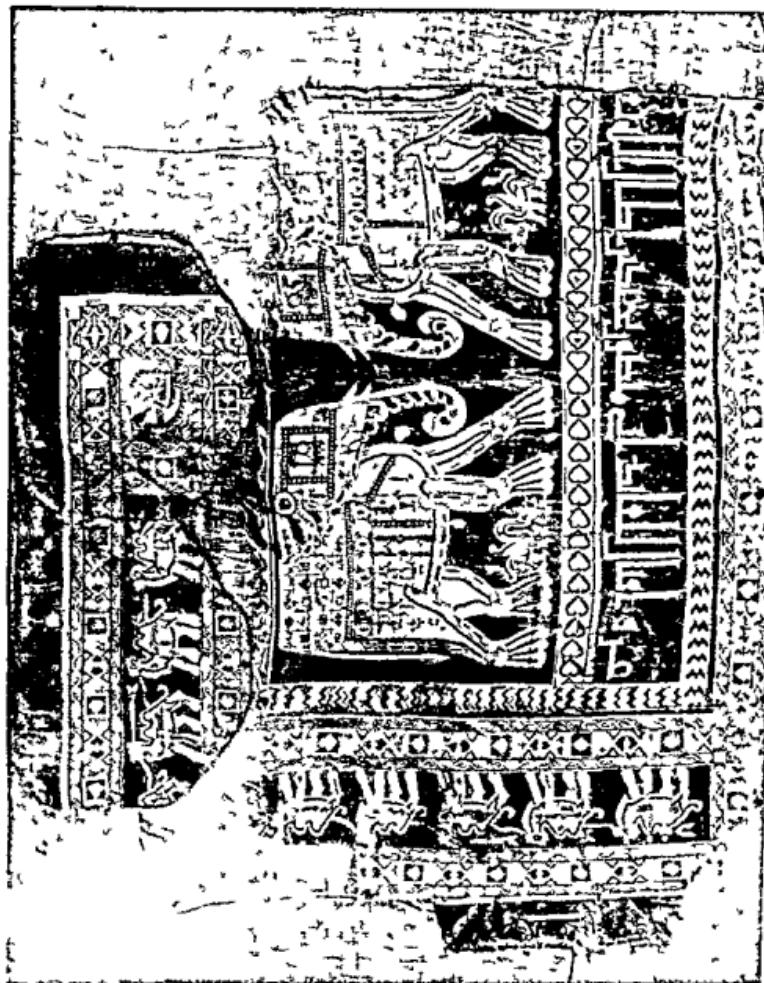
Plat en faience lustree, art hispano-moresque, Valence
(XV^e siècle)
(Musée du Louvre)



Christie's, Paris

Plat en faience lustree, art hispano-moresque, Valence
(XV^e siècle)
(Collection de M. A. Personnaz Bayonne)

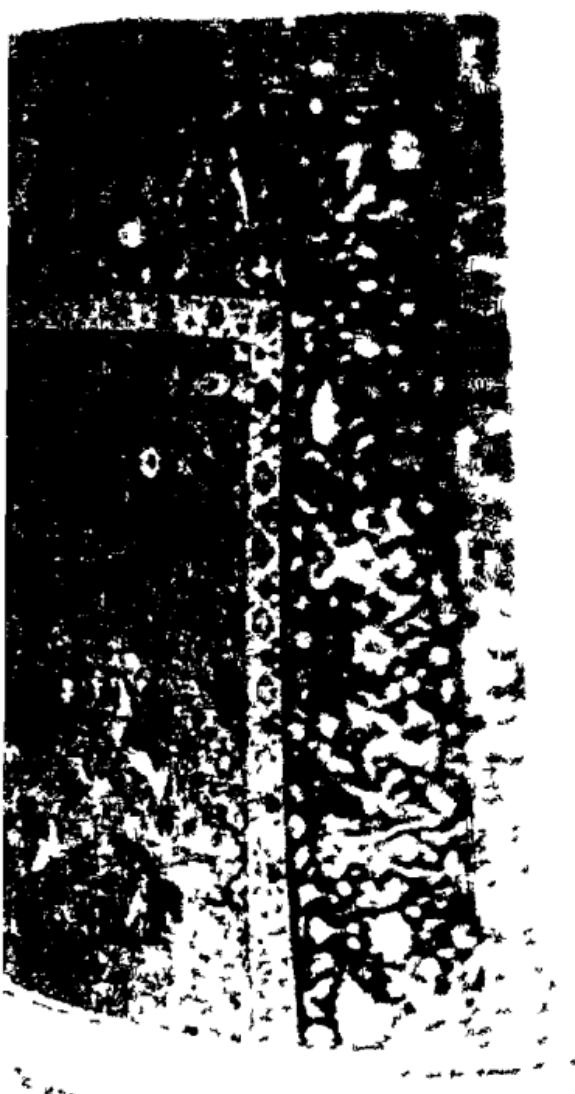
Tissu de soie, dit « Square de saint Josse », art persan (deuxième moitié du X^e siècle)
(Musée du Louvre)





Club Almarīc Flormar

Tissu de soie art sicilien ou hispano-moresque (xi^e-xii^e siècles)
Musée de Cluny, Paris)



Le Meilleur des chasseurs, aux poisons (verso couverture)

Oeuvre de Schubert-Auerbach